

mettez votre main là!

# 1

## Canto XX

je ferai tout ce qui te  
passera par la tête mon  
chou mon chou et je ne  
te demanderai rien en  
échange pas même un  
peu de ce fric qui me  
fait rêver mais qui n'ap-  
partient qu'aux veinards

Malcolm J. Lewitt

Préface à son « portable » publié aux USA <sup>1</sup>

*Quelqu'un disait : « La musique est si mal enseignée que je ne conseillerais certainement pas à un apprenti poète d'aller s'enterrer dans un conservatoire. » Je savais que la musique est le lien nécessaire entre la littérature et le corps. Il me semblait que celui-ci avait un rôle à jouer dans mon futur d'écrivain. Seul le corps était capable d'exprimer ce que j'avais à dire de moi-même et des autres. Le corps peut occuper l'espace à la place de tout. Je l'ai donc soumis à l'exercice de la musique pour en tirer la leçon littéraire.*

*La question est de savoir si on continue d'appeler « littérature » ce qui la dépasse. Voici, à ma connaissance, la meilleure définition de la paresse dans l'optique particulière des arts : « La confusion dans le public est facile à expliquer : tout vient du désir d'obtenir quelque chose pour rien ou d'apprendre un art quelconque sans se fatiguer. » À force d'observation, je suis en mesure de décrire toutes les variations de sens qui relie le désir de possession gratuite à la pratique sans effort de n'importe quel art, enseigné ou pas dans les Académies. Je sais exactement ce qui sépare le vol de ce type de possession et le plagiat de ce genre d'activité artistique.*

*Les artistes n'apprennent pas leur métier dans des conservatoires. Ils sont supposés se former au contact des réalités. Ils tirent leur matière de leur expérience de la vie. Une vision scatologique consisterait à considérer les textes comme les excréments de l'écrivain et la vie quotidienne comme sa seule nourriture. Leur art serait une espèce de métabolisme. C'est ce métabolisme qu'on appellerait « talent ». Celui-ci serait la condition suffisante à la réussite éditoriale, universitaire, sectaire ou autre. En réaction contre cette pratique abusive de la propriété, d'autres écrivains prétendraient se distinguer des premiers, non pas en proposant une sorte d'antitalent, mais en changeant tout simplement de nourriture. Ce sont des consommateurs de matière onirique ou purement imaginaire. Leur problème réside dans le fait que leur imagination s'inspire de trop près de la réalité à laquelle il leur faut bien concéder un minimum de temps. Mais quel que soit le type d'écrivain qu'on choisit d'être ou de lire, il n'est jamais question que de talent et de sa communication plus ou moins parfaite avec le public des lecteurs ou, si l'on est ce lecteur, avec le choix des distributeurs de prix. Je conçois assez clairement que le talent ait quelque chose à voir avec la littérature et je me demande si, quand on y renonce, on continue d'exercer ce beau métier dans des limites raisonnables.*

*Il y a belle lurette que je sais, les temps ne changeant que sur des points de détails, que ma prévision de travail littéraire est condamnée à ne susciter que l'incompréhension pointilleuse des clercs ou la sympathie distante des autres écrivains. Les uns ne m'ont jamais insulté, se contentant de hausser les épaules et de flatter la mienne de la façon la plus condescendante qui soit, les autres me laissent de temps en temps le témoignage d'une reconnaissance qui m'éloigne de leur milieu de croissance, un peu comme si, en me donnant raison, ils me confisquaient la fréquentation de leurs lieux de réunion.*

*C'est que mon travail n'a rien à voir avec les recherches appliquées des écrivains à la mode et de leurs épigones. Je ne m'adresse pas à un public amateur de talents divers. J'ai même l'impression de ne m'adresser à personne en particulier. J'ai conçu un travail et je m'efforce de l'achever. Je ne veux rien imposer, mais je ne veux pas non plus qu'on s'imaginer que je propose au lieu de me distinguer par un talent particulier. Ma traversée corporelle, comme le signale un de mes titres, n'a rien de temporel. Ma littérature, si on peut encore utiliser ce terme à propos de mes écrits, est un voyage, peut-être une aventure.*

*Les lieux que je décris n'existent pas, ni en réalité ni en rêve. Ils sont nés de la pratique constante de l'écriture. Je leur reconnais des traces d'autrui, mais sans y attacher l'importance qu'on accorde aux géographies dans un souci d'itinéraire. On reconnaîtra une province de ce monde ou un détail pittoresque appartenant à un élément de la topographie ordinaire, mais cette reconnaissance n'affectera pas les données du voyage. Les descriptions sont plutôt des états de l'émerveillement ou de l'angoisse, purs poèmes s'il faut à tout prix que la littérature cisèle la surface de verre du texte.*

*Les personnages naissent continuellement d'un même personnage qui fut à l'origine celui que je redoutais de devenir si la chance ne me souriait pas. Cet hermaphrodisme n'est pas une facilité rhétorique. Qui mieux que le personnage peut exprimer ce que le corps, en posture d'écrivain, est en train de subir de plaisir et d'outrage? Le risque est allégorique, mais j'ai tellement multiplié les possibilités d'existence qu'aucune traduction n'est possible sans au moins réduire mes intentions à une vision éthique. Or, je me passe de la morale comme de tout principe esthétique.*

*Je pense qu'on a fait le tour de la logique depuis longtemps. Appliquée au texte, celui-ci explorant les ressources de la littérature ou du voyage, elle a donné lieu à toutes les possibilités. L'incohérence, moins prometteuse, a encore de beaux jours devant elle. La plupart des écrivains choisissent d'être cohérents. Il n'est pas facile de jouer avec les défauts de cohérence du texte si l'on n'est pas coiffé d'un bonnet ou affublé d'une épée de pacotille. Les simulations, poussées à l'extrême, retournent avec leur auteur au théâtre de la vie. On félicite les polichinelles. Quelques fous ont d'ailleurs apporté de l'eau au moulin pour témoigner de leur sincérité. Des malheureux exagèrent quelquefois leur malheur. L'art d'écrire consiste souvent à augmenter les effets, pratique assez favorable à ceux qui au fond manquent de logique ou ne sont pas capables d'en tirer la leçon textuelle. Je ne me suis jamais posé la question littéraire en termes de compréhension. Ma manière, c'est l'extension.*

*Je ne crois pas à des lois capables de former le noyau actif du texte ou de*

[...]

au sommet de l'enfance tu choisis l'écaille<sup>2</sup>  
sur le couteau

belle jambe accordée à l'histoire des brisures  
de rêve et de réalité  
sans distinction cyclothymique

tu ne fuis pas  
mais en traversant cet âge intermédiaire  
tu as oublié d'emporter avec toi  
la substance de la voix

poisson au bord de la table saignant  
l'œil gisant dans la profondeur  
du sens à donner à la mort en couches

de la chose regardée sans les mots  
qui la donne aux autres  
il reste le récit  
et sa rupture à temps

pourquoi pas nous  
qu'arrive-t-il à cette solitude

les écailles tournoient dans l'évier  
fascinante résurrection des noyés  
dont l'œil avait aussi cette consistance  
de poésie

dire n'est rien sans l'importance de la perspective  
dans les fossés l'eau courait aussi vite  
emportant des filets de sang

trois arbres sans nom bornaient l'enfance  
qui joue à revenir encore sur les lieux  
de la dichotomie un peu oui  
comme si jamais il ne fut question  
de regarder par-dessus le mur les autres  
mourant de cette mort qui sainte  
voix soumises au froissements des robes  
le sens se perdant en chemin de ronde

le couteau est tellement utile  
à ta persévérance de momie claire  
comme les gouttes des carreaux  
en hiver oriental

L E  
A P  
S U  
T B  
A L  
T I  
U Q  
E U  
D E  
E À  
P T  
I H  
N È  
D B  
A E  
R S  
E L  
R A  
E V  
T A  
R C  
O H  
U E  
V F  
É O  
E L  
D L  
A E  
N Q  
S U  
U A  
N T  
E R  
D E  
É M  
C O  
H R  
A T  
R E  
G S

« je comprends qu'il est temps  
j'ai même hâte d'en finir  
avec ces rites que la poésie  
ne reconnaît plus quand  
je m'en sers pour vous le dire »

la femme vidait un poisson  
qui contenait dans sa main  
dehors l'homme étripait  
un requin suspendu  
au platane platanes de l'allée  
où je l'ai vu pleurer son fils  
tué par balles un soir d'été

tu m'achèteras du sel en vrac  
et de l'huile d'olive vierge  
de l'aïl et du persil ô mon amour

tu verras  
je suis pas chienne

moi non plus je ne tourne pas  
comme la toupie automatique  
qui chante un air populaire  
sur le pavé de la cuisine

le lézard perd sa queue en plein soleil  
des fruits jonchent l'herbe plus loin  
il faut renoncer à ces jeux sous peine  
de ne plus comprendre ce qui  
s'est passé en si peu de temps

vous prenez un poisson pêché le matin  
l'œil comme s'il était encore vivant  
vous le videz sous le robinet  
il revient d'Espagne avec le sel  
l'aïl et l'huile d'olive vierge  
baiser de l'Enbata qui s'annonce  
par le roulement sonore des nuages  
sur l'échine claire du Jaïzquibel

tu verras ô mon amour pour toujours cours cours cours  
je ne suis pas celle que tu penses que je suis non mais ô  
mon amour à qui je vais tout donner pour ne plus rien  
regretter de ce que j'ai perdu en créant de toutes pièces  
cet enfant qui se met à exister à côté de nos pompes

C E  
E L  
S A  
O R  
N S  
T E  
D N  
E I  
S C  
É D  
T E  
R F  
A A  
N B  
G R  
È I  
R C  
E A  
S T  
A I  
U O  
C N  
O É  
R T  
P R  
S A  
H N  
A G  
L É  
É R  
O E  
N D  
A A  
T N  
R S  
O C  
U E  
V S  
É C  
D O

vous compreniez que c'était difficile d'exister	R S
dans ces conditions héritées du silence	P L
et de la langue	S I
vous saviez que ça ne durerait pas aussi longtemps	É T
que les choses avaient duré pour vous ô mes aïeux	T S
	R S
œil écaille mains d'argent l'eau claire s'agite	A A
dans les blancs que l'ombre sature d'insectes	N N
rapidité des formes envisagées sous l'angle	G S
de l'amour	E U
est-ce une chanson que vous voulez entendre maintenant ?	M N
	E É
que disent les mots pris au hasard ?	N T
	T R
« mais rien mon bébé chouravé ça dit rien	T A
si t'écoutes pas ce qu'on te dit pour ton bien »	R N
viendrez-vous nous voir quand nous aurons le même âge ?	A G
	N E
peut-être s'agissait-il seulement d'exister	Q R
de dire clairement que le poisson était une fête	U P
et le petit cucul <sup>3</sup> dans la culotte frissonnait	I O
avant de se livrer à d'autres impostures	L U
dehors le vieux cisailait le foie du requin	L R
	E E
« ce bruit constant que vous percevez clairement	S X
mes amis	C P
c'est l'océan que vous pourriez voir clairement	O L
si j'ajoutais un étage à cette maudite barrique ! »	U I
	C Q
la pluie dilue la rigole dans les perspectives	H U
de l'allée c'est fini	É E
et si c'est pas fini on rentre quand même	S R
se coucher avec les poules	D L
	A E
dans les interstices la pluie se voit clairement	N C
on entend même ce qui se passe sous le toit	S H
où personne ne met jamais les pieds alors	L O
que la propriétaire y a laissé les preuves	E I
de son enfance ici	U X
	R D
« tout est prétexte à poésie comme tu vois	
si j'avais ton âge je te donnerais d'autres	
indices nécessaires à la bonne compréhension	
du phénomène poétique oui oui prodige	

j'ai dit prodige pas autre chose mais	S I
tu ne peux pas comprendre clairement	L E
tant que tu ne t'es pas blessé avec le	I L
couteau de tes écailles »	E E
poisson d'or comme le silence de mise	U M
une rature de sang indiquait la limite	X O
à ne pas dépasser sous peine de voyager	P N
seul	I D
qui emmèneras-tu avec toi ô voyageur	N E
de pacotille du point de départ au point	D E
de chute	A N
qui?	R T
et que se passera-t-il si tu n'emmènes personne?	E I
que se passe-t-il si tu n'appartiens pas à l'Histoire?	É E
« si j'étais chienne tu ne m'aurais même regardée	T R
avoue-le ! »	A E
il n'y avait rien dans tes yeux sinon	I N
l'expression d'une angoisse dont j'étais	T F
l'origine	U I
nous ne voyagions pas au contraire le vent	N N
s'acharnait contre la maison parce que	G U
les arbres avait fini dans la cheminée	R N
ce qui donne un sens au chêne	A V
racine des gestes recommencés	N I
dans les mêmes lieux qui ont connu	D S
de semblables explications de texte	P A
dehors le vieux s'appliquait à effacer les traces	O G
mimant un bonheur traversé de désirs	È E
la pluie interrompait nos activités	T S
et nous nous saluions de loin	E A
pour ne rien dire et continuer d'exister	Q N
en marge des questions soulevées par le vent	U S
poisson des marges du sens trouvé	E L
à la place des espèces	N U
machine-moi un cœur à l'épreuve	O I
des balles	U N
...]	S O
	E U
	N S
	V N'

*l'œuvre. On trouve des principes, des évidences, des menaces, à la manière du travailleur manuel, artiste ou homme du commun. On choisit assez tôt d'exprimer par le texte une vision donnée comme monde intérieur, intérieur parce ce qu'il semble sortir de cette profondeur qui n'est peut-être qu'un fil conducteur sans rapport avec le magma que prétendent posséder en eux les artistes qui posent comme condition première leur différence de statut humain et donc social. J'ai toujours en tête, quand je pense à ce genre de situation, le rapport d'écrivain à femme exprimé par Joyce, comme si la femme était condamnée à demeurer ce qu'elle a toujours été et que l'homme (ou la femme) impose à l'autre sa constitution de narrateur, de chanteur ou de penseur. La vie est trop sujette à caution pour servir de pare-feu. Je préfère m'en tenir à une position de guetteur, avec ce que cela suppose d'attente, certes, mais surtout de relativité. On ne part pas à la chasse à l'éléphant avec la 12 offerte par Papa le jour anniversaire tombant l'année de la communion solennelle.*

*Toute pensée repose sur une croyance ou sur l'impossibilité de ne pas croire à la relativité d'une donnée. À la pensée qui se géométrise fatalement, je préfère l'abstraction, sans renoncer à la chasse que m'ont enseignée nos maîtres. Le monde est une giclée qui nous éclabousse en pleine enfance. Il en reste des ambitions pour soi et pour les siens, quelquefois pour le monde lui-même. La première tentation est un essai allégorique. L'idée d'enfermer le monde dans un bocal pour que les autres puissent le contempler à travers les imperfections de transparences héritées de choses aussi bornées que la langue, la littérature, est sans doute la première qui vient à l'esprit quand le moment est si mal choisi d'annoncer qu'on a décidé de devenir écrivain. Annonce faite à soi-même d'abord, rarement avec autant de sincérité auprès des autres, leur farouche opposition est un avertissement. L'effort d'abstraction venait de cette lutte où l'allégorie servait de prétexte à l'analyse qui détectait en vous une ironie prometteuse de conflits sinon insurmontables du moins destructeurs et par conséquent mesurables. Que de temps passé encore à appliquer des lois apodictiques aux gouttes de sang versées dans ces inutiles mais inévitables conversations de tous les jours ! Le prix fut exposé sur la porte de votre chambre. Vous n'entriez plus dans les lieux de votre chance sans calculer la croissance phénoménale de cette nouvelle existence. Il s'agissait bien de raconter une histoire qui ne fût pas seulement la vôtre.*

*À défaut de cohérence, ou faute de cette logique qui forge le bon sens, vous étiez à la recherche de l'équilibre, non pas comme un funambule dont l'existence est traversée de lois, mais comme un déséquilibré du vélo ou de l'esprit, un homme de spectacle dans les lieux partagés d'une existence soumise à la confluence de la gravité et de la circularité. Vous êtes né de ce vortex. Il y a donc en vous un enfant qui continue de grandir en fonction des autres et un personnage exclu de l'exercice du monde. Vous êtes mal à l'aise dans cette double apparence, d'autant que votre nature vous inspire des conversations taxées d'obscurité dans le meilleur des cas, de bêtise si on est gentil avec vous. Qu'est-ce qui pourrait vous rendre crédible, au fond ? Vous rejetez cette question, vous en envisagez aujourd'hui le contournement adroit. Qu'est-ce qui a changé en vous à ce point ?*

*C'est que vous n'êtes plus aussi éloigné de la fin, mot terrible non pas*

*relativement aux autres, mais seulement au fait que l'inachèvement, donné dès le départ comme l'hypothèse la plus probable, atteint aujourd'hui le paroxysme de son évidence. Que l'existence soit un échec pour tout le monde et que le bonheur soit un moment réservé au seul chasseur abstrait (dans votre idée), vous n'en discutez même plus avec vous-même au fond de ces textes interminables et linéaires que le matin, le plus souvent, inspire à votre esprit fatigué autant par le sommeil que par l'éveil. Ce troisième état de vous-même, si instable, se réduit à un instant dont il faut ménager les plongées profondes et signaler les nages de surface. Vous avez acquis ce métier, que vous le vouliez ou non. Mais qu'en est-il de cette œuvre qui vous explique mieux que vos adaptations? Vous en connaissez l'unité de mesure, les dimensions, la durée. Vos personnages se précisent sans que vous ayez une seule fois cédé à la tentation du portrait et pire, à la ressemblance. Vos lieux trouvent le graphisme sans que vous les ayez dessinés. Le temps a laissé la place à ce corps unique et variable jusqu'à l'anéantissement. Plus loin, sensiblement plus vite que la marche du promeneur, l'écriture n'a rien donné à la langue et tout à l'imagination.*

*C'est un peu comme se poser cette question : « Je hais les rois, mais sont-ils inutiles ? » Question relative à une sensation d'inclusion forcée, réalité sans doute, mais elle est doublée d'une autre exactitude que vous ne parvenez pas à imposer aux autres. Ne cherchez pas vos excuses dans les pratiques frauduleuses de l'édition. Vous n'êtes pas après tout à la recherche d'une telle quantité de lecteurs. Ne seriez-vous pas en train de reconsidérer le terrain de vos aventures? Vous n'osez pas prononcer le mot « trahison ». L'Enfer commençait plutôt par l'apparition d'une panthère. Il est légitime de se poser la question et nécessaire de ne pas y répondre. Pourtant, ce livre est une réponse. Jadis, deux ou trois envois à des éditeurs éclairés leur avaient inspiré de gentilles réponses qui prouvaient au moins qu'ils avaient lu le manuscrit soumis à leur connaissance de la librairie. Ma seule motivation à ce moment était la mise en mouvement d'une loterie capable de me rapporter un peu d'argent. Il n'a pas fallu plus d'envois pour me convaincre que je n'en gagnerai pas de cette manière. De plus, on me demandait des efforts d'adaptations, me soumettant même quelques idées directrices. J'ai abandonné cette idée fausse des rois. Maintenant, l'adaptation ne consisterait plus à rapprocher le texte de ceux qui ont fait la preuve de leur efficacité commerciale, mais de réduire l'œuvre à quelques principes que des extraits judicieusement choisis auraient pour mission d'évoquer avec le plus de netteté possible, voire une certaine cohérence, une cohérence de façade consistant à donner une idée exacte du vertige qui affecte tout le texte. Ne prenez-vous pas ainsi le risque de condamner le lecteur à ne pas lire le texte original si l'exposé ne lui inspire pas de continuer ou si la confusion entretenue malgré les efforts de clarification le décourage finalement?*

*La question n'est pas là. Quand un auteur jalonne sa recherche de livres, il trouve naturellement le chemin de l'édition. Écrivant des livres dans la perspective de les associer à d'autres dont ils sont le complément, il ne voit pas d'inconvenient à arrondir les angles du texte ou à en exagérer la portée si c'est plutôt la confession qui est à la mode. La suite des livres forme une*



*courbe qu'une décision éditoriale peut briser si le besoin s'en fait sentir, selon le principe que chacun a droit de retourner sa chemise quand bon lui semble. De cassure en cassure, on peut fonder l'oubli des modes passées auxquelles une partie de la « production » tient encore par le fil de la nostalgie légitime des plus anciens lecteurs. Une « nouvelle manière » apparaît aussitôt comme une innovation, non pas par rapport aux antécédents, mais respectivement à ce qui se produit en ce moment. On travaille le présent avec un acharnement de boutiquier connaisseur de sa rue. La réussite est si rare (si réussir c'est être publié) que son tintouin couvre les cris de désespoir des naufragés. On est peut-être à deux doigts de la littérature, mais si on n'y est pas, c'est pour la raison claire que ce n'est pas du tout ce qu'on a tenté de pénétrer. On apprend très vite à tirer les choses par les cheveux et à couper ceux-ci en quatre. Difficile alors de distinguer le vrai du faux. On ne peut plus ouvrir un livre sans tomber sur la publicité de son auteur. Des personnages plats se présentent sur l'écran, animés par le regard des autres, proches de cette perfection qui consiste à enlever l'approbation et à en tirer un profit pécuniaire ou des avantages sociaux. Des systèmes de mise en place du livre sur le marché ne se cachent même plus, on n'y prête plus guère attention. Les services rendus à la culture ne sont pas moins payants, d'autant qu'une nouvelle vision de la diversité se fait jour en ce début de siècle à guerres technologiques. Voilà en gros à quoi nous avons échappé en adoptant une autre posture face à l'exigence d'écrire, obscur devoir qui ne figure dans aucun code tant les projets de moralisation en sont éloignés.*

*Mon œuvre n'est pas « divisée » en autant de textes que d'intentions ou de proies. Appartenant au genre « langage » et à l'espèce « langue » qui laisse présager une « littérature », ce texte s'accroît de sa propre substance, par augmentation de l'unité et de ses variations. Sur le repère des pages, on reconnaît aisément les dimensions d'un texte comme les autres, d'autant que les « genres » s'y entrecroisent dans un tournoiement qui ne peut être que celui d'un roman. Aucun « livre » ne s'en sépare, ou si l'on tente de réduire une partie du texte à son isolement, les questions d'obscurités reviennent au premier plan et les premières pages, un instant prometteuses, perdent le doux sens qu'on leur avait un peu vite attribué. Je connais cette critique et c'est pour ne plus en subir l'outrage que je ne propose plus de « livres » mais des « extraits », qu'on pourrait aussi bien sous-intituler « écrits ». Or, personne ne publie des « extraits », si bien écrits qu'ils soient, si prometteurs qu'on les ressent à la lecture de « débuts » qui flattent l'esprit reconnaisseur de bonnes trouvailles. À ce stade, dans cet état, l'œuvre s'apparente au brouillon, elle est victime de sa volubilité, elle ne propose que son existence quand c'est par des détails que les individus se confondent en posture d'amour ou de reconnaissance. La matière ne connaît d'interruptions que celles qui sont imposées par la vie biologique et les contraintes sociales. On est dans un discours et non pas dans un texte. Jusque-là, rien à dire aux autres. Pourtant, il s'agit d'un roman et, pour envenimer la conversation, celui-ci se complique d'un poème. Ce n'est pas une œuvre « totale », ce n'est même que la réalité tronquée par les limites du talent et les vanités du génie. Si la littérature existe, je sens bien que c'est « à ce moment », au moment non pas de divulguer un extrait, mais de le situer dans l'œuvre par le truchement de l'explication de textes. J'ignore*

*si les « livres » que je propose finalement appartiennent à la littérature. Je sais que la littérature est un instant saisi entre l'épanchement du texte et la fabrication des livres. En franchissant cet écart, je traverse toute la dimension littéraire. Le résultat n'en demeure pas moins assez éloigné de l'idée qu'on se fait généralement de la littérature.*

*Cependant, l'œuvre est loin d'être mise en conserve par cette opération de l'esprit. La transformation, si la littérature est transformation plus que condensation, n'affecte pour l'instant qu'une petite partie de l'œuvre, le chantier littéraire associé à l'activité textuelle représentant encore la majeure partie du temps qui reste à vivre. La nécessité de s'expliquer est devenue, respectivement à la tentation littéraire, une obsession. J'ai pensé successivement à un digest, à une anthologie et finalement, j'ai opté pour le « portable », volume qu'on porte sur soi dans l'intention de le parcourir pour se faire une idée ce que propose l'auteur et à qui il le propose. La construction d'un pareil ouvrage exige des sacrifices et je n'y ai pas manqué. Conscient de la difficulté, je n'ai pas fait là œuvre littéraire. Les « morceaux » sont choisis provisoirement. Les commentaires glissent sur le risque de simplification et surtout sur celui de condamner le lecteur à une lecture symbolique (médicale). Le « roman » s'y insinue pourtant. On se demande si je ne ferai pas mieux de retravailler ce texte même au lieu de persister dans le transvasement du lit du texte dans le cratère littéraire. Mais, on en jugera plus loin, le sacrifice serait cette fois trop grand. Il n'en reste pas moins que cet ouvrage est perfectible et même, il sera affecté à son heure par les changements du texte et le destin des livres. Je n'en fais pas le milieu de ma condition, mais plutôt une tangente à ce cercle trop parfait que la littérature me conseille de tracer en marge des autres cercles.*

*Et notre époque dans tout ça ? Elle se trouve dans l'angoisse des objets. Mais ce sont là, encore, de purs poèmes. Je ne mets pas en scène des personnages dans un décor et une situation donnés. J'interpose des objets et ce sont justement ceux que mon époque me renvoie. Je touche à l'histoire par le contact physique avec les objets. Ce que j'en sais d'avance se trouve transformé par l'usage que j'en fais en en parlant. Mais je ne voudrais pas non plus qu'on me croie sur le point de leur donner vie. Ils occupent plus de place que l'être. Je les dresse en pleine nature.*

*On se demandera peut-être quel a été mon critère de choix des textes. J'en reviens ainsi à la question musicale. Mes textes sont écrits pour être dits, c'est-à-dire pour être lus par « quelqu'un ». Le lieu privilégié n'est pas une bibliothèque. Si ce n'est pas un théâtre, alors c'est le cercle formé par des auditeurs. Je me suis toujours demandé qui pouvait bien être ce personnage du narrateur. Peut-être moi-même dans une projection cette fois positive. Mais le texte tout entier dément cette existence future. Il impose plutôt un double capable d'interrompre à tout moment, par sa hargne, le texte que j'intériorise au lieu de le donner à lire dans une forme reconnaissable.*

*Malcolm J. Lewitt*

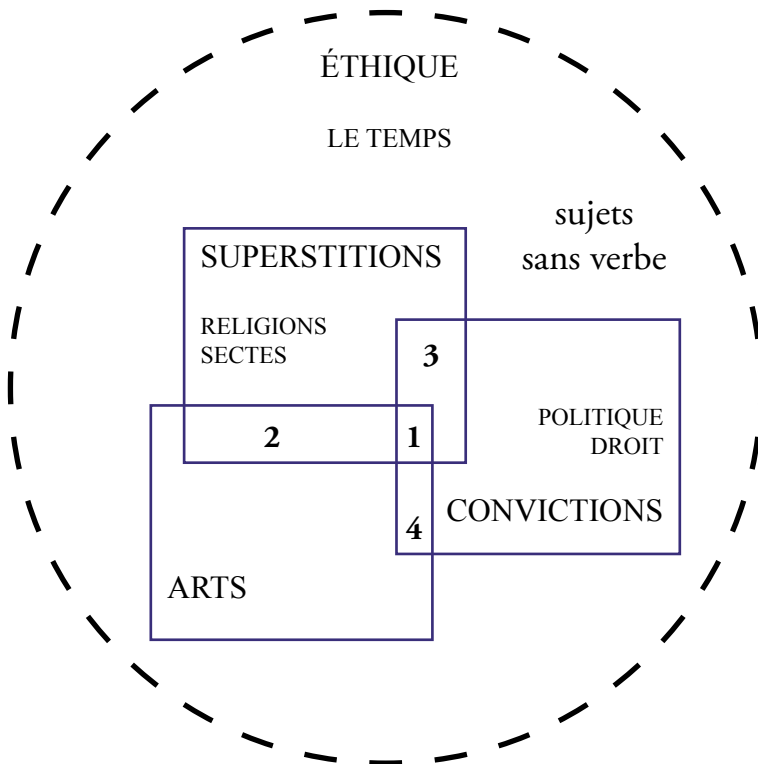
*Le poème qui suit a été écrit par un autre poète à propos de mon œuvre. Mais je doute que le sujet en soit aussi simplement construit. Je me contenterai d'en être le prétexte. Il en faut un. Que cela n'empêche personne de me lire toutefois.*<sup>4</sup>

*Juan Vicarenix*<sup>5</sup>

La statue de Pindare retrouvée  
dans une décharge publique à Thèbes  
la vache folle  
quatre mortes  
ce sont des étrangères au corps halé  
on a trouvé de l'arsenic de fabrication étrangère  
dans ces corps étrangement tranquilles  
couchés dans leurs lits  
sans un étranger pour expliquer le choix des lieux  
Pindare était un grand poète que nous envie le monde entier  
enfin un visage sans lui nous n'

[... On ne comprendrait rien à ce livre sans moi (Jo. Manna). Je tiens à préciser tout de suite que je n'éprouve rien devant l'art ni la littérature. Les religions et autres spiritualismes sont de vulgaires superstitions bonnes pour les débiles mentaux et la politique me fait profondément chier sauf quand elle pratique le terrorisme et le sabotage des biens privés et communs. Je ne suis pas un homme de science, et je ne suis donc pas capable de pratiquer la philosophie, mais j'ai une bonne conscience de ce que cette constante interaction de la pensée avec l'espace apporte à cette humanité qui préfère les jeux et les rôles qu'ils emploient de préférence. Comme on le voit, je ne suis pas un néantiste superficiel. Simplement, mon cerveau manque de capacités et j'ai du mal à suivre ce qui se passe vraiment malgré tout ce qui ne se passe pas sans occuper l'esprit à des babioles publicitaires et prosélytiques. Ce qui n'est pas une raison pour moi de charlataniser la poésie. Je m'y préfère en journaliste inquiet. Allez au diable!

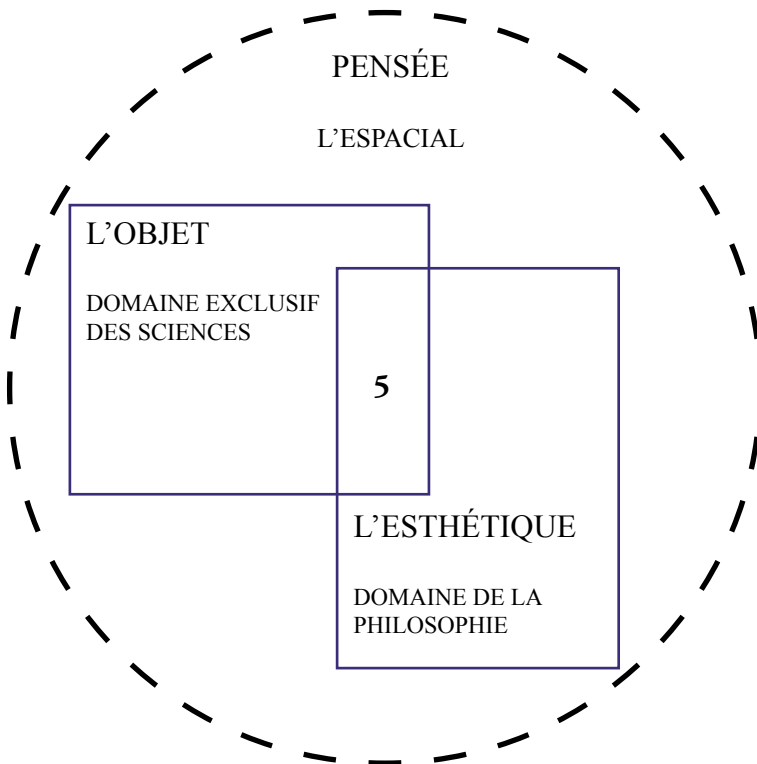
# EUX



1, 2, 3, 4 - Aires des conneries.

Un micro et un morceau de craie, voilà de quoi j'ai besoin pour dire ce que j'ai à dire. Arrêtez de m'emmerder avec vos prières et vos lamentations. Bien sûr que de la morale, il en faut quand on veut se faire aimer. On ne peut pas prétendre rester seul jusqu'à la fin. Ce que je partage avec vous c'est en effet des superstitions en tous genres, des idées sur ceci et cela et même quelques objets qui n'déparaillent pas vraiment si je m'retiens de les bousiller. Mais ce n'est que du partage, au mieux des moments que de toute façon on aurait perdus avec le reste. Je n'imagine même pas un savant pur pas plus qu'un philosophe aussi sec qu'une horloge. Je m'coltine un peu avec vous, mais un peu seulement. J'ai l'béguin pour ce truc qui n'ira pas plus loin que l'désir. Ça m'rend fou à force d'y penser. Un objet inouï qui aurait un sens que j'peux même pas soupçonner à l'heure où j'vous parle. Vous pouvez aller au diable! Juan Vicarenix peut aller au diable! Malcolm J.Lewitt peut aller au diable! C'n'est pas moi qui vous suivrais!

# MOI



5 - Seul véritable mystère...]

accessible  
feuilles vertes d'ailes  
facilité des fossés  
plus vite revenir  
du premier de la dernière pluie

*le temps ne dit rien de la réalité*

progresses haut  
précipitation  
jamais vertige

*rien n'est plus accessible  
que ces chemins de feuilles  
au saut des carpes vertes  
et du battement d'ailes  
croisant d'autres facilités  
comme l'eau morte des fossés  
allant toujours plus vite  
sans jamais revenir  
à l'endroit exact du premier  
caprice et de la dernière pluie*

*— se fondre ainsi le temps  
d'une pensée qui ne dit rien  
des dessous de la réalité*

*— l'écureuil progresse  
vers le haut  
avec la lente précipitation  
de ceux qui n'ont jamais  
éprouvé le vertige...*

« chacun fait c' qu'il veut  
de son temps libre  
et rien de qu'il rêve  
quand il bosse »

rien que ces sauts  
et croisant comme allant  
  
sans caprice  
se fendre d'une pensée

des écureuils hauts lents  
ceux qui éprouvent

*« n'importe quoi! n'importe où! n'importe qui!  
ils se sont foutus de nous pendant plus d'un siècle  
et maintenant qu'on veut leur faire leur fête  
ils s'amènent avec ceux qui ont pigé que c'est bon pour l'égo  
et le temps passé à rien foutre après l' turbin! après l' turbin! »*

Le Monde ne finissait pas en Enfer  
 ce n'était pas l'Enfer non plus  
 J'avançais vers la Mort  
 me demandant comment j'allais mourir  
 et comment je pourrais passer le temps  
 en attendant que ça arrive

Si quelqu'un m'avait posé la question  
 Comment vas-tu mourir ?  
 je n'avais pas de réponse  
 et je n'aurais même pas pensé au suicide

Je n'ai jamais posé la question à quelqu'un  
 de peur qu'il ne réponde pas clairement  
 Son indécision m'aurait trahi  
 jetant une lumière crue  
 sur la possibilité de le tuer  
 histoire de se confronter enfin  
 avec l'esprit social

Nous ne revenions pas de l'Enfer

■ — *Je vous présente Juan Vicarenix...*  
 — *J'ai lu tous vos...*

des soirées passées à regarder le crépuscule  
 sirotant des substances apaisantes  
 comme l'étaient tes caresses  
 sous la table qui nous unissait  
 le temps d'un repas

C'était  
 la figure  
 à deux côtés  
 de Juan Vicarenix

une après-midi entre toutes  
 les poulpes gigotaient entre les goélettes  
 quelqu'un pensait redémarrer le moteur  
 en cognant les gicleurs avec une clé  
 mais tu n'étais pas là pour penser  
 et rien n'arrivait aussi vite qu'hier  
 quand je savais que nous ne partirions jamais

■ — *Je vous présente l'ami de toute la vie...*

« J' savais pas qu'on pouvait trouver du sens aux bruits de la langue  
 j' m'étais plutôt dit que c' qui avait du sens se servait du bruit  
   pour qu'on s'entende et se comprenne  
 et qu' ça pouvait toujours s'écrire histoire de pas le perdre  
   en cours de route  
   ah c' qu'elle est longue la route la route  
   ah c' qu'elle est longue quand on a pas d' chance  
 c' que c'est long de pas être poète  
 quand les autres vous doivent rien  
 et que vous savez mêm' pas qui c'est ces cons! »

— pour une meilleure compréhension de l'idée de roman  
   que Juan Vicarenix est capable d'exprimer —  
 au cadre traditionnel de l'analyse  
   je développerais son idée  
 dans la succession de quatre essais  
   dont l'ordre même aurait quelque importance  
  
 J'ai déjà introduit ce sujet

#### Question à la littérature

Les livres qui vont à la dérive, bateaux ivres, et qui font la part belle au rêve, pourvu qu'ils conservent intacte l'identité de leurs personnages, restent, aux yeux de beaucoup, parfaitement lisibles. Tels quels, on va même jusqu'à leur pardonner quelques écarts de langage. On ne les soupçonnera même pas de cacher une misère qui ne saurait se montrer sans la précaution d'une construction qui relève du légo. Ajoutez à cela un petit air soufflant son haleine de province profonde et mystérieuse et vous en avez fini avec le purgatoire.

Dès lors, si vous demandez Qui? on vous cite le personnage, on vous le montre du doigt dans son décor de bande-dessinée, on est même capable de faire la liste de ses qualités et de ses défauts. En un mot, on a tout compris. On est parfaitement doué de la raison qui était sous-entendue et qui n'est qu'une espèce de flatterie.

Si vous demandez Où? on prend le temps de respirer, on appelle le vent, il vient et s'allongent les ruisseaux, flottent les maisons sur les herbes hautes entre les cultures, passent les jeunes filles dont le sein s'apprête à nourrir la vie; des rues se croisent ou s'enfilent, des fenêtres tombent, des rideaux se soulèvent; bref, on sait exactement où on est. Il souffle là-dessus un air de réalisme qui connaît son odeur.



# [... le festin

*J'ai passé la majeure partie de ma jeunesse à en développer la substance. À quinze ans, j'imaginai qu'il était possible de tout mettre dans un livre et ensuite de s'adonner à autre chose, la musique peut-être, mais les arts plastiques m'offraient aussi des moyens de continuer à imaginer.*

*Le choix de l'écriture est purement pratique. L'enseignement de la musique était en lutte ouverte contre la nature moderne de la musique. On s'attaquait à la pureté de l'oreille et aux facilités du corps pour jouer des instruments. L'avenir se réduisait à l'enseignement, à la fanfare, au mieux à une place intermittente dans un orchestre symphonique. Des ratés transmettaient leur médiocrité en même temps que leur parfaite connaissance des moyens musicaux de la tonalité. Leurs approximations confinaient finalement à la chanson.*

*En art, j'étais un autodidacte. La même passion pour le geste cette fois destiné au regard. Je mesurais les coûts, ne parvenais pas à me ravitailler, ne trouvais pas la place pour travailler. L'écriture n'exigeait rien d'autre que du papier, un crayon et un coin tranquille qui fut le plus souvent un coin de nature, la mer, l'obscurité d'un blockhaus, la poussière grise d'une grange abandonnée. De courts voyages m'emmenaient, solitaire ou discrètement surveillé, en amont du fleuve Bidasoa, quelquefois dans le golfe à la recherche des seiches gourmandes de couleurs, dans les entrailles du mur de l'Atlantique, je dormais dans des étraves qui sentaient le goudron. Le modèle était clairement Baudelaire, avec Poe et Mallarmé à ses côtés. Il me fallait donc imaginer des histoires, savoir conclure les poèmes par une trouvaille et mettre au point le glissement des idées vers la figure géométrique. C'était presque facile de remplir quotidiennement la page que le cahier me proposait de changer en dialogue avec moi-même dans la perspective d'une œuvre.*

*La rue tourne autour de l'église Sainte-Anne. De hauts murs se courbent et laissent voir la cime des arbres. Les portails me fascinaient. L'hiver, les maisons étaient vides. Or, cet automne-là, une des maisons, que ses azulejos distinguaient nettement, ne se vida pas comme les autres à la fin de l'été. L'enfant qui y vivait mourut peu après. Je n'eus pas le temps de le connaître. Le dimanche, sa mère s'attardait sur la pelouse de l'église. Le portail demeurait ouvert. On pouvait voir l'allée, son dallage rouge, le mur couvert de carreaux blancs et bleus, les hortensias qui dépérissaient. Je ralentissais l'allure de mon vélo en allant au cinéma.*

*Il me fallait inventer des histoires. Je n'aimais pas la réalité à ce point et les rêves me paraissaient trop confus. Je songeais à des fables sans*

*parvenir à me détacher de celles que je connaissais. Je méditais sur la berge en observant les attitudes des gardes civils de l'autre côté du fleuve. Sur la plage, aux marées d'équinoxe, on trouvait des monstres marins et on les traînait dans le sable sec. Les blockhaus servaient aux amants et aux chasseurs qui venaient y faire leurs besoins. Au port, les marins parlaient plutôt technique et je m'appliquais à garnir de fils colorés les plombs destinés à leurrer les seiches dans l'estuaire. Le cinéma me divertissait sans parvenir à m'émouvoir au point d'influencer ma pensée. J'ai perdu mon autographe d'Orson Welles en gravissant la Croix des Bouquets sur mon Solex.*

*La maison du petit mort revenait me hanter. L'allégorie du festin, dont Fleur est l'épanchement textuel et peut-être même romanesque, a giclé hors de moi comme le plaisir mais je ne sais plus à quel moment. Un soir, je passais devant la maison. Il n'y avait plus personne. Quelqu'un d'autre était mort, mais je ne sus pas s'il s'agissait de la femme. Une visite des jardins ne m'apprit rien. Je ressortis par le portail donnant sur le boulevard de la mer. Les maisons de Durandeanu, vidées de leurs estivants, se ressemblaient toutes.*

*Cinq actes me vinrent clairement à l'esprit.*

**Le patio** — *L'hôte (plus tard l'hôtesse) a réuni ses invités dans le patio de sa vaste demeure. Le repas est à la hauteur de ses ambitions. Un court dialogue entre l'hôte et son serviteur révèle son projet: empoisonner les invités du festin.*

**Le jeu du décameron** — *Un des invités propose qu'on se mette à jouer au décameron, jeu que tout le monde connaît et dont il est toujours l'initiateur. J'en étais à trois personnages et un nombre indéfini de figurants. Les histoires se succèdent. Le maître d'œuvre, on lui fait confiance, saura construire quelque chose de reconnaissable avec cette matière libre. On guette ses rictus révélateurs.*

**L'invité inattendu** — **la poésie** — *Un tout jeune homme, sensiblement plus âgé que moi, se perd dans les rues, en proie à une douce folie. Rien sur son passé. Il entre dans le patio comme dans une bouche, sans malice, sans invention, sans rien, sinon ses rêves de poètes. Les voix l'attirent au bord de la table où il recueille des miettes. Sa critique est sur le point de troubler la fête.*

**Le roman** — *Mais ce jeune homme, qui n'a pas perdu toute sa tête, inscrit son nom sur la liste des narrateurs. Le maître d'œuvre, qui ne le reconnaît pas, n'y voit cependant pas d'inconvénient. Le jeune, tout jeune homme attend son tour. Sur un signe, il commence sa plainte. Elle ennue. Le maître l'interrompt. Le jeune homme*

P  
A  
R  
A  
B  
O  
L  
E

D  
U  
  
F  
E  
S  
T  
I  
N

*est alors assez adroit pour trouver le ton d'un roman qui s'enchaîne à sa poésie pour la faire oublier. Le maître voit là un plagiat de sa propre compilation.*

**Le poison** — *Lagonie commence. Douleurs. Contorsions. Cris atroces. L'hôte explique alors au jeune homme pourquoi il (elle) le sauve. Il avoue son crime, donne l'antidote et demande au jeune homme de continuer son récit. Un tremblement de terre met fin à cette relation. Le jeune homme se perd dans le monde.*

*Je franchis plus d'une fois le mur de la maison, à la faveur des pins du jardin voisin. Je dressais moi-même les tables du festin, enregistrais les conversations sous les frondaisons, retrouvais les traces de l'enfant, dissimulais mes propres traces, me laissais surprendre par des ombres. Je fuyais presque toujours et ralentissais sous les tamaris où j'inventais encore un personnage qui m'observait. Le texte naissait de la visite des lieux et ces lieux devaient leur existence à la mort d'un enfant que je n'avais, comme les autres, pas eu le temps de connaître. J'avais conscience de m'interdire les voyages. Je n'allais jamais plus loin que le château d'Abadie d'Arrast et sur mer, nous n'avons jamais perdu de vue la côte battue par les vagues, ni l'estuaire luttant contre lui-même, ses eaux jaunes s'enroulant à la coulure bleue de la marée, ni le cap des Figuiers où nous accostions après avoir échangé quelques paroles avec les gardes civils et encore, dans ces conditions, je ne quittais pas le bateau et perdais mon temps à observer les femmes des pêcheurs qui remontaient le quai avec un poisson d'argent sur la tête. Je ne me rappelais plus si l'enfant mort malgré moi était un garçon ou une fille. Combien d'années me séparaient déjà de cette courte existence ?*

mettre enfin le pied sur la terre ferme  
et apercevoir le visage d'une nouvelle  
qui arrive dit-on de si loin  
qu'elle ne parle pas notre langue

acidité du coquillage sucé  
la barque portait des traces de lutte  
une ligne scintillait dans les lueurs du phare  
plus loin le garde examinait les papiers

si tu n'es pas d'ici tu t'en vas  
cliques et claques comme un galet  
filant entre les jetées

c'est bête dit-elle je me souviens de rien  
et en même temps elle souriait au garde

je vais vous dire ma belle dame  
j'suis pas aussi mâle que j'en ai l'air  
mais si vous voulez danser avec moi  
je vous emmène au bout du monde

nous avons repris la route  
cabotant à proximité  
des premiers rochers

on peut arracher le soleil  
à ce paysage de merde  
dit-elle en assommant les anguilles  
qui voulaient pas crever  
aussi facilement  
que je l'avais imaginé

t'as rien imaginé du tout  
tu pilotais une barcasse  
et la mer était d'huile  
au bout de l'enfer on  
voit plus précisément  
ce qui est arrivé aux autres

qu'est-ce que tu vois petit  
faut-il que je t'explique  
qu'il ne s'est rien passé  
on n'a jamais été aussi loin

elle avait raison  
on ne pouvait pas dépasser  
ce que le vent permet  
aux petits êtres sans défense

...]

Et vous demandez Quoi? Quoi de plus vite dit, de mieux ingurgité, de facile à rendre. AVEC quoi? Mais avec la langue, la langue de notre nation, la langue qu'on tire tous ensemble pour faire la nique à l'étranger, la langue qui est celle de tout le monde et que tout le monde devrait entendre si tout le monde avait sa raison.

Voilà où on en est en matière de roman. On ne sait pas lire autre chose, on ne sait pas lire autrement. On regrette tellement que le début ne continue pas dans la suite qui aurait eu une fin inoubliable, ouais. C'est qu'on est incapable de se poser les mêmes questions mais dans un autre sens. La question est posée: fallait-il s'expliquer? au risque de réduire le roman envisagé à l'état de démonstrations à peine chaotiques tant la pensée est sous-jacente, et presque complète du point de vue de l'expression. Qui? Où? Quoi? Avec quoi? Ce ne sont que des questions. Ce sont les bonnes si les réponses sont différentes. On peut en rester là, ne pas pousser plus loin le bouchon et reposer exactement les mêmes questions:

- **qui** et la question du personnage ou le personnage en question;
- **où** et le lieu provisoirement installé dans un décor de théâtre;
- **quoi** et l'action qui n'est plus celle décrite mais la lecture elle-même;
- **avec quoi** — avec la même langue, les mêmes figures pourquoi pas, tant le style ne nous paraît pas porteur d'éternité.

On peut retenir le même schéma interrogatif (1). Nos réponses peuvent s'y conformer sans rien céder à la réalité de leurs propositions. Il est en effet préférable de retenir le début, de poser en chœur à l'unisson les mêmes questions. Au moins, on ne se séparera pas tout de suite. On comprend mieux l'utilité d'un début prometteur. Les promesses, on est toujours libre de les tenir comme on veut.

(1) *Les fondements de la création littéraire* de Gilbert Durand (Universalis). Cet article se fonde manifestement sur les découvertes que Faulkner illustre définitivement dans *Absalon! Absalon!* Ce « roman » comporte quatre sections:

- le texte du roman (écriture, avec quoi); la variété stylistique de Faulkner n'est plus une démonstration comme dans *Ulysses*;
- une chronologie sommaire (temps, quoi, durant combien de temps, à quelle époque, temps objet, temps interchangeable) permettant de remettre en ordre les éléments du texte précédent pour obtenir un roman sudiste pur sucre et pour-quoi un film;
- une généalogie (personnages, eux, nous), autre occasion de remettre à leur place les personnages, êtres non-psychologiques né du temps; la section *Lours*, de *Descend Moïse*, porte le genre à son sommet;
- un plan des lieux (où, où vous voulez, universellement), détails du décor à retrouver dans les cartes postales. On peut se reporter au plan de *These thirteen* (Treize histoires) pour évaluer l'importance des lieux chez Faulkner, plan retenu pour la collection complètes de ses nouvelles.

Par contre

je n'ai encore rien dit de définitif  
à propos de l'unité littéraire  
que Juan Vicarenix voudrait être la seule à envisager  
sans la subordonner à une unité d'inspiration  
dont la nature est trompeuse

au point qu'elle finit toujours par se substituer à l'unité littéraire

La langue est la fiction du langage  
 Amène-toi, j'ai quelque chose à te dire  
 Allons-nous coucher avant le soleil  
 Le cabo de Gata étincelait  
 Peins ce scintillement de sel  
 Peins-le avant que l'idée  
 ne t'appartienne plus  
 comme t'appartient encore  
 ce que je vais te dire

toi?

des crevettes dans les dents  
 le rire qui venait du théâtre  
 et encore des scènes de déchirement  
 qu'on ne comprenait pas

la langue, toi...

les prestiges où s'achevait  
 la comédie d'un bonheur utile et agréable *sincèrement*

alors Juan Vicarenix

Échappe à l'inspiration qui est en effet unique

— échapper à cette source  
 d'où naissent les textes  
 qui tôt ou tard s'assembleront  
 en unités littéraires  
 dont il faudra se contenter  
 pour tracer l'idée  
 unique et solitaire  
 de la littérature — mesurer  
 au fond  
 l'écart à effectuer  
 jusqu'à l'angle maximum  
 au-delà duquel l'intelligibilité  
 se transforme en un cri  
 qui doit être de la littérature  
 mais dont il n'est plus possible de savoir  
 si c'est encore important  
 tellement c'est obscur — cette tentative d'évasion qui  
 à défaut de devenir une réalité totalement perçue  
 sauve le peu qui lui reste à parcourir  
 sur le chemin de la réalisation  
 par la création d'une approche de la théorie

dont le style est conversationnel  
 et par conséquent peu littéraire  
 ::::::::::::::::::::::::::::::::::::::

Nous voguions nous aussi  
   à distance  
 comptant les goélettes  
 qui traçaient les signes  
 de retour au bercail

le sel volait en éclat  
 autour du phare  
 environné de moustiques

Êtes-vous prêts maintenant ?  
 Nous l'étions, dans un certain sens

Voulez-vous que nous ralentissions ?  
 Beaucoup apprécient ce ralentissement  
 Vous devriez vous tenir au fil  
 Descendre selon le rythme  
 imposé par votre tachycardie  
 Dites-lui de recommencer !

  Nous ne revenions pas de l'Enfer  
 Il n'y a avait pas de goût de bonheur  
 vin + sable recueilli  
 dans nos bouches pas ce goût  
   dénaturé  
 qui envenime nos relations  
 quand nous n'y prenons garde

— *Vous reviendrez!*

*Était-ce une question ?*

— *Tu as joui ?*

Si l'on considère que l'écartement initial était toujours le chant qui déroutait jus-  
 qu'à l'agacement de n'en saisir que des morceaux dont la seule unité n'échappait  
 pas le moins du monde à l'inspiration — et que ce chant  
 informe par la forme involontairement trouvée  
 n'avait pas d'autre avenir que de sombrer dans le flot de paroles et de s'y anéantir  
 même aux yeux de son créateur — alors il est possible de justifier

chez Juan Vicarenix

(oui oui nous y étions  
et nous jouissions du spectacle  
sans distinguer la fiction  
aussi nettement que l'aurait souhaité  
notre hôte)

l'apparition du romanesque par le désir de ne pas se taire  
de n'explorer sans doute plus jamais  
les mêmes terres désormais interdites par l'abandon  
mais de créer une autre situation plus soutenable  
plus proche de l'infini par l'imagination  
moins précaire du point de vue de la situation sociale

Ainsi commence l'œuvre de Juan Vicarenix

*par cette échappée dont il ne peut rester qu'un livre*

L'ABSENCE DE LIEU

poésie interrompue  
par le seul souci de ne pas finir mal  
et ramenée au fond à la seule description  
magnifique de l'amour éprouvé  
et du plaisir qui n'est qu'un moment de silence  
par rapport au cri qui l'entoure toujours

Pourtant  
je ne voyais que toi  
et cette persistance des faits  
qui me ramenait à toi



*Si l'on accepte que le deuxième livre*

## LE PEU DE TEMPS

tout de prose vêtu et par conséquent assez loin des préoccupations premières est une approximation de décrire le fait d'où il naît — une structure (décrite plus bas (voir chant XXIV—note 1) : vignettes de la mémoire + récits—parabole + théâtre à jouer) dont il faut bien se satisfaire si l'on s'est mis dans la tête de comprendre ce qui va se passer — il est alors possible de se mettre sur la voie de cette unité littéraire qui devrait remplacer avantageusement l'inspiration tronquée dont la parodie était jouée par les acteurs de l'amour

De ce troisième livre

## NOUVELLES LENTES

*qui est l'augmentation normalement gigantesque*

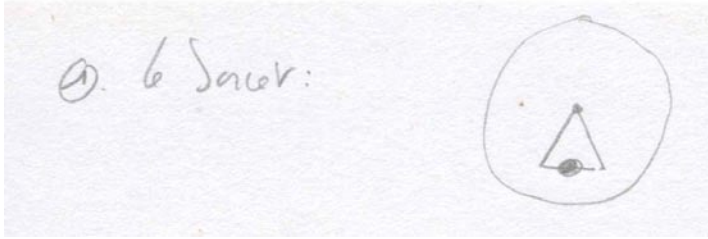
de la partie « récits-parabole » du livre précédent

et qui se situe entre l'autobiographie des « vignettes »  
 et la farce du théâtre à jouer — devrait naître  
 l'impression recherchée de la plus grande unité littéraire possible  
 c'est à dire du meilleur contact envisageable avec le lecteur

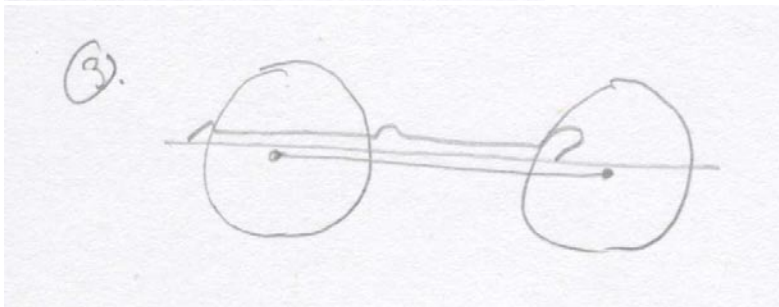
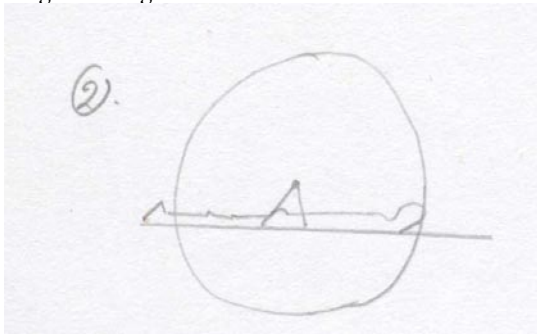
Le choix de développement énorme des vignettes  
 choix de fouiller l'autobiographie dans le même but —  
 je continue de penser qu'il était le meilleur  
 non seulement parce que le texte eut été plus simple  
 du point de vue de la lecture  
 ce qui n'est pas un mince atout  
 mais surtout parce que les mots y verraient forcément  
 augmenter leur signification ordinaire  
 pour enfin appartenir au territoire  
 d'une unité littéraire unique en son genre

c'est à dire le moi de Juan Vicarenix

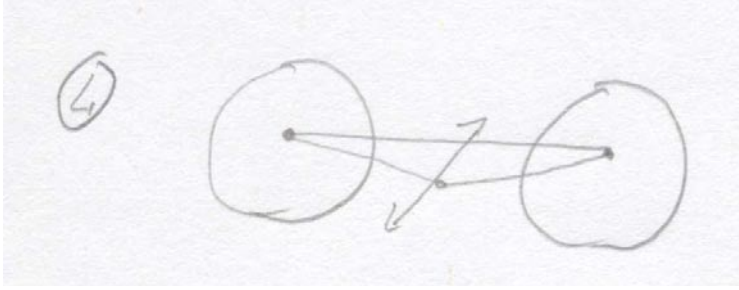
Le docteur Vincent avait trouvé la camisole dans son capharnaüm. Au début, elle avait l'odeur d'un autre et cette présence avait calmé le sujet qui avait pris conscience de l'extraordinaire pouvoir de la vie sur l'existence. Malheureusement, une autre raison, inconnue celle là, avait provoqué une seconde crise. On s'était bien gardé de s'approcher et on avait poussé tous les meubles avec l'aide des domestiques. Comme ces gens-là sont superstitieux! Manuel, le valet aux bottes rouges et aux mains de gorille, avait cependant réussi à immobiliser le paquet. Il obéissait à Aliz. Fabrice s'était mordu la langue. On introduisit les fers dans la bouche. Une pince forçait la langue à sortir et la bave coulait dans le cou. S'ils avaient regardé entre les jambes, ils auraient vu le sexe dressé mais ils ne s'occupaient que de l'imprévisible articulation de la colonne vertébrale, surtout au niveau du cou. On amena la planche. L'immobilité s'imposa progressivement. Il gisait à l'horizontale. Le tube pénétra lentement dans sa trachée. Le liquide s'écoula, chaud et sirupeux. Les sollicitations sexuelles s'amenuisèrent. Était-ce le plaisir, cette lenteur? La planche, montée sur quatre roues, pivotait sur un axe cranté qui recevait la tête d'un levier inaccessible, mécanique sommaire destinée à positionner le corps du malade dans ce quart de cercle supérieur selon les nécessités du traitement et de l'observation et, en phase de relative tranquillité, à répondre au désir de ce malade si celui-ci était en mesure de s'exprimer clairement, sinon on lui imposait des angles et s'il s'obstinait, on tirait à pile ou face, pile horizontale, face quarante-cinq degrés. La pièce était posée sur une traverse. Néron la jetait assez haut pour qu'elle disparût du champ de vision du malade pendant cette fraction de seconde qui, en phase mélancolique, pouvait provoquer une douleur de plusieurs jours. Une fois on avait oublié de serrer le frein et le vent avait poussé cette espèce de navire au bout de l'allée des charmilles. Quelquefois Fabrice, qui ne parlait plus depuis plusieurs jours, disait: Vous avez oublié le frein et on se souvenait de ce qui était arrivé, les traces des roues dans le gravier, la machine au bout de l'allée, le silence obstiné de Fabrice. À l'origine de cette petite tragédie familiale, le comte avait dessiné une machine inspirée d'un jouet.



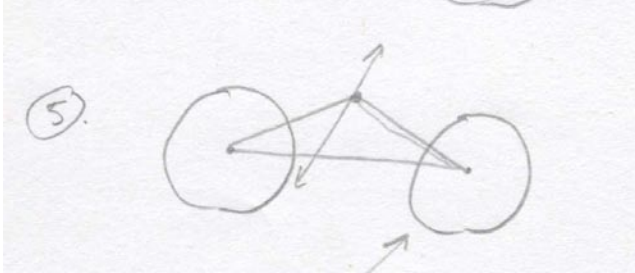
Deux grandes roues et un axe à quoi était suspendue la planche. L'idée était de conserver l'horizontale et c'était effectivement ce qui arrivait. Le problème, c'était le balancement. Il s'amorçait avec la poussée puis le corps de Fabrice entra en phase et le balancement, limité au parallélisme des roues, cependant, car les bras de suspension étaient rigides, s'accroissait, s'accélérait, on finissait par entrevoir ces contractions, difficile de distinguer, sur le visage, la tension secrète des muscles de la laideur qui contraignait le regard à un effort constant.



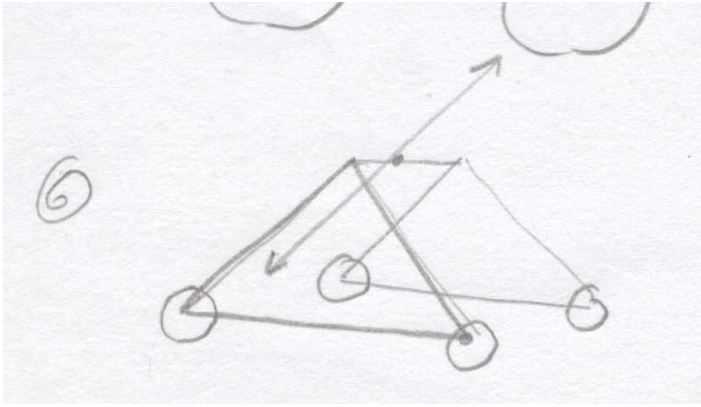
Avec l'ajout d'un deuxième essieu, l'horizontale était assurée par cette symétrie indéformable et le corps de Fabrice, réduit à l'immobilité et travaillé de l'intérieur, fut saisi d'un tremblement électrique qui épouvanta le médecin. Sur l'ordre de celui-ci, on libéra le corps de l'appareil. Dans l'herbe, les convulsions s'atténuèrent progressivement. Le comte s'obstina. Il interrogea même le malade. Au bout de quelques jours d'une intense réflexion, il en vint à la conclusion que le malade éprouvait le désir de se mettre debout. Il équipa donc la machine d'un arrêtoir à deux positions, d'un axe, d'un système de ressorts et d'un levier qu'il situa prudemment hors de la portée du malade, pourquoi, il ne le savait pas, il ne répondit même pas clairement à cette question du docteur Vincent. On fit immédiatement l'essai de cette nouveauté.



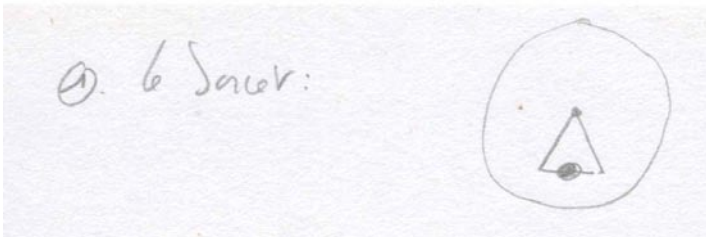
Le corps, une fois attaché à la planche horizontale, fut verticalisé assez rapidement pour éviter que la crispation imposât ses règles à la verticale. C'était le défaut de la machine. Si on s'y prenait à temps, la position verticale agissait sur le malade comme le meilleur des tranquillisants, sinon il fallait se résoudre à l'utilisation du laudanum. Vincent avait d'ailleurs détecté des signes d'accoutumance. Le malade rusait peut-être. On passa encore un peu de temps à mettre au point le système de sustentation.



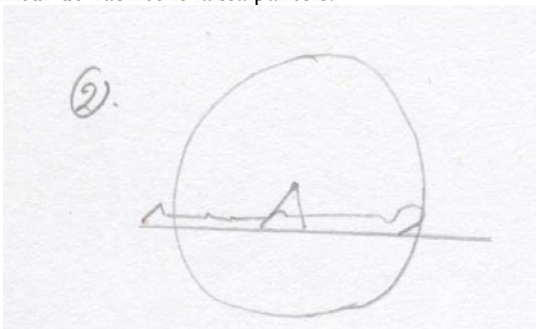
La tension tombait doucement. Quelquefois, le malade, debout dans la machine, s'agitait faiblement et on comprenait qu'il voulait maintenant dormir. La planche s'inclinait lentement sous l'action du levier tempérée par le contre poids des ressorts. Le corps de Fabrice, on s'en aperçut lentement, atteignait un maximum de tranquillité à quarante-cinq degrés. Le comte dessina la route crantée. Il multiplia les possibilités d'oblique en fonction de la résistance des matériaux. Le malade fut tout de suite enchanté par ces manoeuvres. En cours de route, comme Aliz s'inquiétait de cette trop parfaite adéquation, le comte tenta de la rassurer en lui décrivant minutieusement la géométrie qui l'avait inspiré (qu'est-ce qui est inspiré? Le comte ou l'adéquation?). Il avait déjà constaté les effets tranquillisants de ses descriptions sur l'esprit des jeunes filles. La teneur avait sans doute son importance et celle-ci tenait particulièrement à coeur d'une adolescente dont il avait observé le moindre trouble. Le rapport de Fabrice avec la machine était un produit de son invention. Il avait finalement obtenu le résultat recherché, elle le reconnaissait. De plus, elle avait parfaitement conscience de la division en trois actes qui correspondaient aux trois états de la machine. Mais pourquoi n'avait-il pas pensé tout de suite à l'état final?



On aurait épargné toute cette souffrance à un être qui, d'après elle, n'exigeait rien d'autre que le bonheur. Elle avait oublié le jouet qui était à l'origine de la réflexion du comte. Il en avait pourtant longuement parlé. Il s'excitait. On traversa les Pyrénées. Il y avait un peu de brume sur le piémont. De lourds nuages descendaient lentement sur l'horizon gris. Elle n'avait pas vu le jouet. Il s'était levé de table pour aller le chercher et ensuite il avait poussé son assiette pour exposer son idée. Le jouet était composé d'un essieu, de deux roues et d'un triangle isocèle dont le sommet était un palier sur quoi les côtés égaux se rejoignaient. La base, une fois revenu de l'abstraction élémentaire proposée par le comte (un segment de droite), était formée par un petit panier dans lequel il postait ses petits soldats de plomb. Cet engin, dont il était le seul à user dans les combats, lui avait valu maintes victoires par exemple sur Armand qui préférait les chevaux.

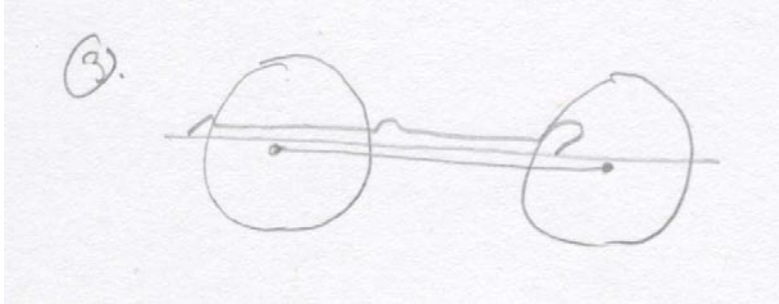


Elle aimait bien les petites obscénités du baron de Bélissens, il s'en était aperçu. Justement le baron s'étonnait de ce que le jouet eût encore de l'influence sur la vie du comte. L'agrandissement fidèle que constituait la première machine destinée au bonheur de Fabrice le laissa pantois.



Il ne manquait que le panier. À la place, le comte avait suspendu un brancard.

Évidemment le triangle était doublé pour permettre le glissement du corps par les petits côtés. On était loin de penser que Fabrice trouverait le moyen de communiquer à cette mécanique le balancement qui se produisait à l'intérieur de lui-même. La déception du comte avait atteint les dimensions d'une crise de désespoir. Aliz devait comprendre que ce fut ce désespoir qui commanda à sa pensée pendant les jours qui suivirent. Il s'en prenait au triangle. Il avait bien pensé à immobiliser les paliers mais dans ce cas il n'était pas difficile de concevoir que le mouvement intérieur de Fabrice se fût transmis aux roues elles-mêmes. Son esprit supprima le triangle. L'axe et ses roues dévalèrent toutes les pentes de cet esprit fatigué. Ce fut peut-être cette abondance d'essieux qui lui inspira le deuxième état de la machine.



Il rejoignit les deux axes par un segment. Il obtenait une voiture. Il ne la construisit évidemment pas. Aliz se souvenait en effet de l'avoir vu penché sur sa table de travail.

— Où en êtes-vous? disait la comtesse à table.

Il jetait sa serviette:

— Où voulez-vous que j'en sois?

Et il retournait dans son bureau.

— Comment voulez-vous que je le sache si vous ne me dites rien? lançait la comtesse en montrant ses jolies dents.

Néron achevait goulûment le repas du comte et Aliz rougissait parce qu'elle s'était sentie désirée. Une vibration du plancher témoignait que le comte avait poussé sa table près de la fenêtre. On entendrait ses pas dans le couloir à l'aurore. Aliz ne dormait pas. Le comte exerçait sur elle une fascination modérée par l'absence de désir. Elle préférait le bonheur.

L'été se finissait. Il pleuvait presque tous les jours, souvent le matin quand elle se réveillait. Elle aimait galoper dans les chemins boueux. Les éclaboussures des feuillages avaient le charme des vagues. Les jaunes de la rivière lui inspiraient une agréable mélancolie. Le comte, levé plus tôt, revenait avec un panier de champignons. Quelquefois elle le surprenait en grande conversation avec Chacier qui avait découvert un collet. Elle arrivait dans la cour avant lui. Manuel proposait sa main et son épaule. Elle avait une trouble pratique de cet exercice. Elle connaissait l'odeur de Manuel.

— Mademoiselle pansera-t-elle le cheval ce matin?

Il avait une voix grave et profonde.

— Nous avons besoin de cette pluie, disait le comte en arrivant.

Chacier ne l'avait pas importuné ce matin. Il s'appuya sur son bâton.

— Des giroldes, dit-il en penchant le panier.

Il avait l'art de se tenir à distance des hommes qui le dépassaient, aussi Manuel fut-il invité à retourner à l'écurie. Comment ne pas mettre à profit cet éloignement pour s'approcher d'Aliz? Il la fit rire en parlant de leurs bottes boueuses. Célestine

arriva à point pour le débarrasser du panier. Aliz avouait s'être laissée griser par la mort-spectacle des feuilles. Cette remarque le sidéra un peu. On entra dans la cuisine. Néron était attablé devant un bol de lait fumant, grignotant un quignon barbouillé de beurre. Célestine balayait derrière eux en grommelant.

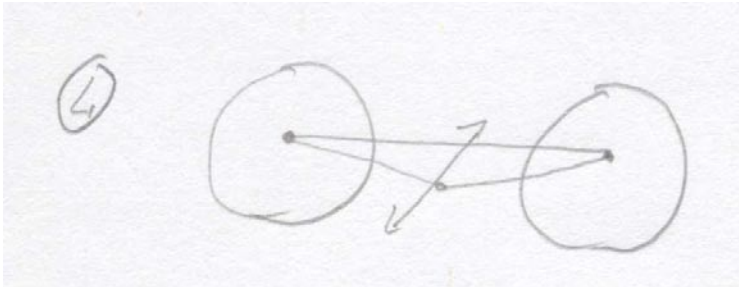
— Madame est légèrement souffrante, dit-elle, creusant le silence puis: Monsieur Morandelle demande un rendez-vous avec monsieur au sujet de sa dame.

Le comte saisit à deux mains la taille de sa cousine pour l'aider à enjamber le banc. Le balai de Célestine l'effleura. Aliz avait un peu pincé le coude de Néron pour le saluer. Il trempait ses grosses lèvres dans le lait.

— Nous verrons donc monsieur Morandelle, scanda le comte en s'asseyant à côté d'Aliz.

Néron avait eu cette idée absurde de les surveiller sans répit. Son oeil avait l'habitude des fentes et des entrebâillements, peut-être même des trous. Ce matin, ils s'étaient séparés dans la cour, elle glissant en direction de l'écurie et lui trotinant vers le bois, exactement à l'opposé l'un de l'autre. Il avait attendu près d'une heure, guettant les deux côtés avec une égale minutie. Comment expliquer qu'ils revenaient aussi exactement au même en moment? Chacrier n'étant pas intervenu ce matin pour un peu modifier cette troublante symétrie des faits, le contact avait eu lieu au point de départ, Néron l'aurait juré. Il avait eu le temps de descendre dans la cuisine, de beurrer le quignon et de vider la moitié du bol. Célestine était sortie pour examiner le contenu du panier. Le comte, qui était un passable mycétologue, avait déjà attiré l'attention de la comtesse sur des venins nouveaux pour elle. Ce matin, il avait l'air heureux de celui qu'une intuition a mis sur la piste d'une conclusion digne de l'échec d'une première réalisation et surtout de l'absurdité des premiers éléments de solution. Aliz revenait péniblement à ces explications. Comment ne pas se souvenir des principes erronés dont la réalité se dressait en plein milieu de l'allée de l'écurie? Il répandit un peu de farine sur la table. Il traça les deux cercles et le point central figurant la section des essieux. Néron sourit. Cependant les deux points furent rejoints par une ligne.

— Vous comprenez pourquoi mon raisonnement me ramène au principe de la voiture? fit le comte et il traça le nouveau triangle isocèle, pointe en bas, l'entraxe étant la base.



Le brancard s'articulerait sur cette pointe. La question des proportions, dont le corps de Fabrice était nécessairement l'unité, ne fût pas posée. Pourtant, le doigt léger d'Aliz en avait ébauché la synthèse, en commençant par le segment figurant le brancard. Le comte promit alors un plan coté avant la fin de la journée. Il y avait madame qui souffrait et Morandelle qui plaidait!

— Je me charge de Giselle, dit Aliz.

Il était beaucoup plus facile d'écartier Morandelle. Mission qui fut confiée à une Célestine boudeuse. Dans sa chambre, Néron souleva un peu la tapisserie. De l'autre

côté, le comte s'étonnait de la dimension des roues que son compas venait de lui révéler. Aliz était sous la douche. Qui donc actionnait le levier de la pompe? Néron sortit de la chambre et se dirigea d'un pas décidé vers le petit salon égyptien dont l'unique fenêtre était le meilleur point de vue sur le renforcement de la muraille où se trouvait la pompe. La comtesse n'aimait pas qu'on occupât à sa place ce séjour géométrique qui était une quasi exacte reconstitution. Cependant, la porte n'était jamais fermée à clé. On la trouvait même quelquefois entrouverte. D'habitude, avant de pénétrer dans cette espèce d'intimité, Néron s'assurait que la comtesse était ailleurs. Il tomba sur elle. Elle pleurait en regardant le dossier d'une chaise étrangère au décor. Néron craignit le pire. Une vertèbre craqua quand il leva la tête pour regarder les poutres du plafond. De l'arthrose, à son âge! Le mémorial qu'il portait dans la doublure de sa culotte représentait un étrange parallèle entre ses défauts physiques et les autres, qu'il qualifiait indifféremment de spirituels, mentaux, moraux, intérieurs. Il avait raturé tous ces qualificatifs mais ne les avait pas remplacés par celui qui lui brûlait la langue. Le mot arthrose, échappé de la bouche de la comtesse dans les circonstances qu'on sait, était d'une encre différente et d'une écriture visiblement appliquée. Le craquement l'avait en effet étonné et le mot tombé des lèvres de la comtesse sembla immédiatement s'y rapporter. Il pivota un peu la tête avant de la remettre dans la position initiale, c'est-à-dire penchée sur la chaise qui ne s'expliquait pas. La comtesse essuya ses larmes. Sa douce main caressa le cou grassouillet de Néron.

— Veux-tu remettre la chaise à sa place? demanda-t-elle tandis que son visage se recomposait.

Il la souleva vivement puis l'abaisse lentement jusqu'à ce que le fond touchât légèrement le dessus de son crâne. Il dut plier les genoux pour passer la porte, selon les indications de la comtesse qui était sortie dans le couloir pour le guider. Il marcha sur le tapis, comme elle le lui recommandait. Il ne se retourna pas pour l'entendre dire :

— La prochaine fois, mon amour, frappez avant d'entrer.

Il descendit l'escalier. La chaise appartenait au salon des anniversaires. C'était une pièce assez grande violemment éclairée par deux baies vitrées qui donnaient sur les jardins d'agrément. On s'y réunissait sous divers prétextes. Le nom venait des vitrines où l'on exposait les cadeaux les plus précieux, présents d'anniversaires essentiellement. Par exemple Néron se souvenait très bien de l'année où il reçut un toton et une gourmète. Le joyau trouva aussitôt sa place dans la vitrine correspondante. Le toton fut confisqué le lendemain, à cause du mal infligé à l'oeil d'un domestique. Il pensait à cette scène extraordinaire quand il se présenta devant la porte de la cuisine. Elle était fermée parce qu'on y cuisinait. La comtesse détestait ces odeurs tandis que le comte était capable d'ouvrir la porte de sa chambre pour féliciter Célestine. Néron donna un coup de pied dans la porte. Elle s'ouvrit aussitôt. C'était Célestine, enturbannée et parfumée au vin blanc.

— Aide-moi! supplia-t-il.

La chaise toucha le sol sans bruit.

— Dépêchons-nous! fit Célestine.

La porte se referma.

— Je me demandais bien où elle était passée! dit-elle en traînant la chaise.

Elle n'eut pas le temps de demander des explications à Néron. Il avait hâte de trouver la réponse à sa question. La tête lui tournait. Un peu plus tard le comte s'étonnerait de la présence de la chaise dans la cuisine. Il serait attiré par le fumet de la blanquette. Néron avait en horreur ces constances qu'il ne confondait plus avec sa propre obstination.



[...]

la carcasse d'un ange tombé  
du ciel envenime tes retours  
à la maison qui t'a vu naître

par terre on saisit les traces  
de l'été qui eut certaine importance  
au moment de s'expliquer  
sur les raisons de la chasser

vents et marées d'automne  
quand ce cadavre d'un autre temps  
tomba du ciel avec un cri de saison  
tomba au beau milieu d'un repas  
le vin n'avait pas encore coulé

une heure après cet évènement  
on était sur la route avec les autres  
quelque peu médusés par cette mort  
qui n'arrivait pas sans la perspective  
d'autres morts du même acabit

une descente occupa notre esprit  
puis la ville s'annonça par une tragédie  
qui retint notre attention  
pendant plus d'une heure passée  
à commenter la douleur de la victime

la nuit enfin arriva à l'heure prévue  
et dans l'accoutrement habituel  
seau à glace et pinces de crabe  
une nappe étirait le blanc vers elle  
le rideau scia l'ombre d'une colonnade

où allez-vous ensuite dit notre hôte  
nous l'ignorions encore mais ensuite  
la voiture cahota entre les pins  
et le soleil apparut à la fenêtre  
comme si rien ne s'était passé

le corps dont nous avons parlé  
gisait toujours dans le jardin  
de nos agapes et lorsque nous  
fermions les yeux une douleur  
envahissait nos cœurs d'autres  
manifestations du mal fait  
ici et là à l'aventure du rêve

et de ce qu'on pouvait en dire  
avec les moyens du bord :

« qui êtes-vous que voulez-vous  
qui vous a dit que je suis elle  
et qui est-elle quand tu n'es plus  
que ce beau mort qui fait la nique  
aux principes de la bonne poésie »

trois jours après nous étions encore  
réunis sous les pins parasol  
pour fêter une autre raison  
de survivre à l'ennui

nous parlâmes longtemps  
au-delà de la nuit  
de ce qu'elle avait été  
à nos yeux

mais il n'y eut pas une voix  
pour dénoncer l'attente  
pas un son ne sortit  
de cette bouche qui avait  
tant parlé cette nuit-là

nous attendions le mal  
étreignant les mains  
qui se tendaient pour  
nous secourir

adolescence et mort  
comme l'art et la mort  
feuille qu'on déchire  
parce que rien n'est écrit  
qui vaille la peine  
d'être entendu

.....

**jamais vous ne me convaincrez**

**imaginez mon ascension oblique  
au-dessus de vos murs de terre**

**et de vos femmes qui n'en croient pas  
leurs yeux dorés à l'or vif  
des cimetières historiques**

...]

Certes les jours se suivaient et ne se ressemblaient pas forcément, mais le jour de la blanquette était, malgré l'impossibilité de le prévoir avec plus d'un jour d'avance, celui que le comte choisissait pour se donner corps et âme à la grosse Célestine qui connaissait le rapport exact résultant de l'application de sa propre exigence sur l'ensemble des désirs secrets où le comte voulait l'embrouiller. La comtesse haïssait le veau, elle ne mangeait donc pas de viande les jours que son époux ne choisissait pas pour la tromper avec la plus exubérante des domestiques qu'elle eût jamais rêvée. Néron, remontant l'escalier, pensait l'avoir sauvée. Le comte gribouillait dans sa chambre. Compas et règle heurtaient nerveusement sa planche à dessin. On l'entendait activer le houka. Aliz avait-elle parlé à la comtesse avant d'aller sous la douche? Non, ce genre de conversation durerait encore.

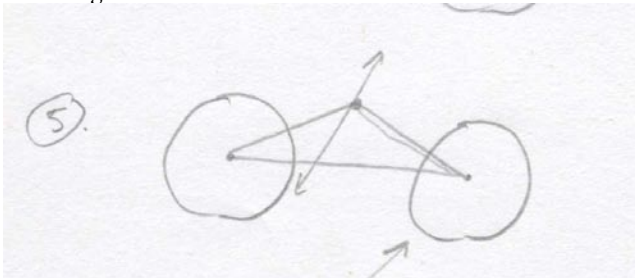
Nous sommes tous cousins, pensa Néron en poussant la porte du petit salon égyptien. Il était désert. La chaise avait marqué le tapis en quatre points équidistants, preuve que la comtesse ne s'était pas contentée de s'asseoir. Il jeta un oeil éperdu sur la poutre. Il renvoyait le comte stigmatisant ses invités devant l'une de ces chaises pour en révéler enfin la quadrature. On s'étonnait alors moins de les trouver bizarres. La poutre ne portait pas de traces d'exercice. Ça ne me regarde pas, pensa Néron. Il fit un effort pour se transporter vers la fenêtre. Il n'y avait plus personne à la pompe! Il se mit à courir, peu soucieux d'attirer l'attention. Il arriverait devant la salle de bain avant qu'Aliz n'en sortît. Le comte descendait l'escalier.

— Néron! cria-t-il.

La salle de bain était vide! La douche gouttait. Elle avait oublié le flacon d'eau de rose. Le baquet se vidait lentement. La trace de ses pieds nus disparaissait dans le tapis du couloir.

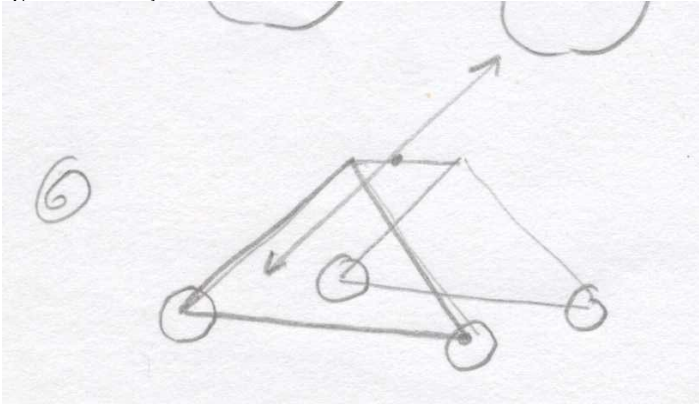
— J'ai perdu du temps, pensa-t-il. Maintenant elle va parler à maman.

La conversation aurait peut-être lieu dans le salon égyptien. La comtesse aimait entraîner ses partenaires dans ces transparences vertes. Néron lui-même n'avait-il pas entretenu cet étrange dialogue, comme tout le monde? Il passait devant la chambre du comte. Il posa son oreille contre la porte. Devait-il, avant d'entrer, redescendre jusqu'à la cuisine et s'assurer que Célestine était à l'oeuvre? Il tourna le bouton. Une volute voltigea. Le houka transpirait. La porte était fermée. La fumée tournoyait sur les vitres. Le siège était humide. Un coup d'oeil le renseigna sur les progrès du comte. Il n'avait pas résolu le problème des proportions posé par la situation géométrique de l'axe autour de quoi il prétendait faire tourner le corps de Fabrice. L'objet ressemblait plutôt à une machine de guerre. Néron connaissait la solution.



Le comte n'avoua jamais cette dette, ni après la mort de Néron ni même au seuil de sa propre mort. Il lui devait pourtant l'idée de situer le sommet du triangle au-dessus de la base formée par l'entraxe. Cette modification, pour simple et évidente qu'elle lui parût dès qu'il en prit connaissance, réduisait considérablement le diamètre des

roues. Cette fois, il poussa un peu plus loin le dessin de la machine. Le diamètre des roues, conformément à l'hypothèse émise par Néron, était bel et bien indépendant de la longueur du corps de Fabrice, laquelle continuait d'influer sur la dimension de l'entraxe, ce qui rendait difficile la manipulation de l'engin. Ayant, toujours en élévation, rapproché les roues l'une de l'autre, l'idée d'une potence soutenue par deux triangles le foudroya.



Restait à calculer la résistance de la soudure des deux extrêmes de la potence avec le sommet des triangles, d'où la sensation qu'il ne devait plus rien à l'initiateur de cette nouvelle et définitive découverte. Le plan fut fin prêt une heure avant dîner. On se réunit dans le salon égyptien. Madame luttait encore contre sa mélancolie du matin, fait assez exceptionnel pour que le comte commençât par s'adresser à elle. Néron frémissait dans un pyjama étroit. Aliz était apparue en chemise de nuit, un châle sur les épaules, cheveux défaits dans le dos. Elle revenait de la chambre où Fabrice avait eu un éclair de lucidité. Ces instants, propices à la connaissance de l'autre, agissaient durablement sur la disponibilité de son esprit. Le comte dut admettre qu'il ne la convaincrat pas ce soir. Il lui rappela cependant qu'elle était son inspiratrice. Elle fut la première à se pencher sur l'innovation que son hôte tenait à soumettre d'abord à son appréciation. Une seconde parut interminable. Le comte s'empressa alors de préciser que l'idée était bonne et que par conséquent elle était susceptible d'amélioration, rapport qui intrigua Néron juste le temps de conclure que les mauvaises idées entretiennent avec l'aggravation de leurs effets exactement la même cohérence, temps qu'Aliz mit à profit pour émettre la première critique. La comtesse enfila son mouchoir dans sa manche. Elle consentait à regarder pourvu qu'on ne lui demandât pas son opinion. Le comte, visiblement agacé par cette attente, eut, pendant qu'il roulait son ébauche, l'air d'un capitaine qui vient de faire le point.

On s'attabla. La chemise de nuit d'Aliz côtoya les bleus du pyjama de Néron pendant la demi-heure que dura le repas. On croqua les excellentes pommes du verger de madame qui justement, dans l'après-midi de la veille, avait fait mettre de côté celles qui s'étaient un peu gâtées sur les claies. On préparerait une compote pour les enfants des domestiques et quelques tartes à donner à ceux de l'orphelinat. Alice avait déjà mis la main à la pâte. Néron s'était défilé mais le regrettait. Les gros yeux du comte ne toléraient guère les mauvaises excuses selon le principe que tout ce qui est mauvais n'a aucune chance de se changer en bon. On ne parlait plus de la machine. Le comte comptait bien en faire l'expérience dès le lendemain matin. Néron, qui grignotait le trognon au ras des pépins, fit un adieu pathétique à la grasse matinée projetée en début

de repas.

Dans la nuit, le rêve d'une Aliz liée toute nue dans l'engin le réveilla. Il ne s'endormit plus. Le temps s'était arrêté. C'était comme une mort tranquille. De l'autre côté du mur, Fabrice agitait son dossier de lit. L'aurore s'étira longuement aux carreaux. Le tonneau, conduit par Chacier, s'éloignait sur la route. Célestine marchait lourdement dans l'allée. Néron n'avait plus d'emploi du temps. Entre sa vocation de cobaye et le temps perdu à éplucher des pommes, il n'aurait pas la place d'être lui-même. Il descendit. Aliz rayonnait dans la cuisine, environnée de soleil. Il pouvait encore croire au bonheur. Les cageots de pommes embaumaient. Il vit les doigts d'Aliz trancher le pain et beurrer la tartine qu'il accepta en bredouillant. Les vapeurs du lait l'empourprèrent. Dans quoi taillait-elle ces robes extravagantes? Il y avait un chapeau sur son épaule. Ce matin, c'était un breton au ruban bleu. Une seconde tartine apparut dans ses mains. La bouche s'appliqua dessus. On ne voyait pas les dents. Les seins touchèrent le bord de la table. Il se brûla un peu les lèvres pour s'empêcher de prononcer le discours que lui inspirait ces signaux. Il aurait donné cher pour découvrir les poils sous les aisselles. Au bal, chez les Bélissens, il avait vu à quel point elle savait se rendre lisse à cet endroit. Heureusement, l'odeur des pommes le maintenait à la surface de cet enfoncement. Le lait chaud arriva dans son estomac.

Le comte déboucha. Il y avait une clé anglaise dans sa main. Pour le prototype, il avait utilisé des boulons mais la version définitive serait forgée.

— Quelle nuit blanche! s'écria-t-il.

En même temps l'arôme du café s'imposa. Néron tournait lentement de l'oeil. Le comte exhiba son oeil torve. L'index abaissa la paupière inférieure. Aliz grimaça, montrant le bout de pain dans sa bouche.

— Chacier est allé réveiller Desforges (faut-il préciser, à cet endroit, que celui-ci reconnaîtra un jour l'existence de son bâtard, Pierre?), dit le comte en rompant le pain. Nous avons besoin de lui pour régler un détail. Il ne manquera pas de critiquer notre travail. Il se croit le seul ajusteur de la contrée. Il commencera par demander «à quoi peut bien servir une pareille invention. On dirait une espèce de chaise. Ça serait pour planter des piquets de clôtures!» Quel humour! La dernière fois qu'il est venu au château, ce fut pour retrouver la verticalité d'un escalier en colimaçon qui est plutôt une oeuvre d'art qu'un objet utilitaire. On s'est toujours demandé pourquoi Fabrice II avait fait venir cette bizarrerie du fin fond de la Russie où en effet elle ne servait à rien. C'était une commande impayée ou quelque chose dans ce goût. Desforges se fichait bien que l'objet eût une histoire un peu différente de celle qu'il croyait deviner en fonction de sa connaissance de cette espèce d'ouvrage. Il n'a aucune curiosité. Et puis il n'aimait pas l'idée de tourner en rond pour s'élever d'un étage. Quel humour! Il m'exaspérait. Seulement faut avouer qu'à l'heure de se mettre à l'ouvrage, c'est un artiste. Mettons qu'il soit le meilleur ajusteur de la contrée. Encore qu'il faille limiter ces lauriers à deux ou trois interventions qu'on ne voit pas tous les jours. Pour l'ordinaire, d'autres le valent. Nous n'avons plus le temps. Il faudra supporter son ironie. Nous avons vu le soleil se lever à travers une lucarne. Chacier n'a pas trouvé la force de serrer à point le dernier boulon. Il prétendait utiliser un levier et tout son poids par-dessus le marché! A mon avis, la machine ne peut plus être améliorée. Mais j'aide à l'idée d'une variante. L'une d'elle consisterait à libérer les jambes du malade afin que celui-ci puisse évoluer à son gré ou limité par exemple à la circonférence décrite par un lien dont la longueur pourrait être un argument. Je vois d'ici la scène. Je n'ai pas résolu la question du frein. Un frein à pied sans doute, mais d'un nouveau genre. Il ne s'agirait pas de condamner

l'autre jambe à un effort surhumain. Une autre version, dans l'idée que le malade n'a pas droit à la liberté de mouvement, permettrait cependant l'usage des mains, pour lire par exemple, ou pour désigner des choses, comme on joue avec les enfants. En cas de crise, la machine étant comme fixée au sol et seulement manoeuvrable par le personnel, on aurait vite fait de soustraire le forcené au regard des autres, sur lesquels il compte exercer son influence de mauvais esprit, comme cela arrive si souvent à notre cher parent. De plus, la soumission de ses bras serait facilitée par une approche postérieure. N'avons-nous pas tordu les bras de cet enragé dans de pires circonstances? Aliz, je vous supplie de nous comprendre. Nous cherchons des solutions à notre problème. Votre cousine est moins active mais reconnaissons l'apport de Néron, si décisif quelquefois. L'ultime version (je réfléchissais tandis qu'il nous semblait que la nuit ne suffirait pas, Chacier ne parlait-il pas d'un jour de plus?) assujettirait le malade par la taille, bras et jambes évolueraient dans des limites raisonnables. Ici le problème du frein, pas plus que dans la version précédente, ne se pose pas. Oui mais, me direz-vous, et si le malade n'en fait pas usage au moment opportun? Vous voulez dire: si c'est délibérément qu'il laisse aller la machine, ne contrôlant plus volontairement l'effort d'accélération auquel elle est soudain soumise. Supposons d'abord que la sagesse médicale ne conçoit pas ses thérapies en dehors du terrain plat, ce qui limite le risque évoqué d'avance par les parents à la recherche d'une solution forcément moderne puisque les anciennes ne valent rien.

**BRAS DANS L'ÎLE**

Mais cette recherche  
il aurait fallu en supporter  
les inévitables cruautés  
dont l'entourage immédiat aurait fait les frais

Je demeure persuadé  
que ce manque d'audace est une faute originelle  
que la littérature ne pardonnera pas à Juan Vicarenix

Le chant poétique de L'ABSENCE DE LIEU lui inspirait  
et continue de lui inspirer  
cette autobiographie qui n'aura pas lieu

Il a trahi son être  
en ne la choisissant pas  
pour support de la littérature  
en définition dans sa mémoire future

Il a eu vite fait  
après quelques vignettes  
qui font le début du PEU DE TEMPS  
de créer la première parabole interruptive  
par laquelle commençait un autre livre

pour remplacer tous les autres

et ce n'est pas un hasard  
 si cette première parabole était celle de la trahison  
 pour remplacer tous les autres  
 cette première parabole était celle de la trahison

Il voulait dire :

pères et autres fils de mon arbre  
 mois-mêmes  
 c'est vous que je trahis en ne me racontant pas  
 c'est vous que j'exclus de mon écriture  
 parce que je n'ai pas le courage de dire non à votre présence

Quant à BORTEK  
 cette farce qui vient conclure  
 en l'interrompant un peu  
 la deuxième partie du PEU DE TEMPS  
 ce n'est que les prémisses du rire  
 par lequel il préférerait qu'on achève

Moi aussi  
 je ne saurai pas exactement pourquoi  
 mais j'accepterai  
 l'augure de ma gorge tranchée  
 sur le rebord d'une poubelle

Si Juan Vicarenix a renoncé  
 de manière définitive  
 à donner plus de corps aux vignettes  
 à l'autobiographie  
 ce n'est pas le cas de BORTEK dont il compte bien  
 par pure folie sans doute  
 extraire le mythe de ma présence parmi les autres

*Ici le problème  
 du frein, pas  
 plus que dans  
 la version précé-  
 dente, ne se pose  
 pas. Oui mais,  
 me direz-vous, et  
 si le malade n'en  
 fait pas usage au  
 moment oppor-  
 tun? Vous vou-  
 lez dire: si c'est  
 délibérément  
 qu'il laisse aller  
 la machine, ne  
 contrôlant plus  
 volontairement  
 l'effort d'accé-  
 lération auquel  
 elle est soudain  
 soumise.*

Les NOUVELLES LENTES  
 ne sont jamais que le choix d'augmenter  
 un peu la matière des récits-parabole  
 du PEU DE TEMPS

Est-ce que c'est  
un choix littéraire?

C'est en tout cas le choix  
 d'une certaine tranquillité

La poésie  
 c'était l'intranquillité

jusqu'à l'anéantissement

L'autobiographie aurait remplacé  
de façon provisoire  
l'anéantissement  
par une douteuse cruauté filiale

jusqu'à l'anéantissement

reculant l'échéance fatale  
jusqu'à plus soif;

la farce finale n'est pas une conclusion  
à la matière finalement remplaçable  
de la succession des récits  
qui n'ajoute rien  
n'enlève rien non plus  
à la matière initiale

Poésie interrompue  
autobiographie refusée  
romanesque joué tant que c'est possible ;  
farce pour conclure par avance

enfin

Tel est le parcours littéraire qui se donne comme unité le TEMPS  
de le franchir  
et d'en conserver

la trace avec toute la fidélité possible

Le premier livre  
qui devrait intituler l'ensemble

L'ABSENCE DE LIEU

est une description du premier état de poésie interrompue

Le deuxième livre

LE PEU DE TEMPS

**disparaître**

est  
une  
description  
de  
l'ensemble  
de la démarche  
qui  
est  
une conséquence  
de l'interruption  
du premier livre



Le troisième livre  
est un développement  
du produit  
de remplacement  
de l'autobiographie  
qui était  
pourtant  
la seule matière née  
de l'interruption  
du chant

*sans laisser de traces*

Ce développement ne peut être un roman

d'où le titre de NOUVELLES LENTES

finalemt chois

après la compréhensible

devant la

d'un univers romanesque

hésitation

possibilité

à part entière

Quant au quatrième livre

issu de la farce de BORTEK

il devrait

être

de la vieillesse littéraire

finalemt

un produit

de Juan Vicarenix

Normalement

Juan Vicarenix

devrait devenir

BORTEK

faute d'avoir été

lui-même

*c'est facile  
ici*

## Substitution de la farce au suicide

Juan Vicarenix  
 devrait devenir  
 BORTEK  
 faute d'avoir été  
 lui-même

C'est donc  
 par rapport  
 à un parcours littéraire et  
 dans sa perspective de mythe final  
 qu'il faut envisager l'analyse des instances  
 du texte   telles  
 que Juan Vicarenix

les a introduites plus haut :

Acte II — l'absence de lieu

## Liste des Suspects

Acte III — le peu de temps

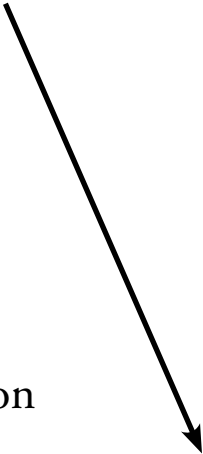
## La Nuit de Polopos

Acte IV — crise du personnage

## Essai sur la Putréfaction

Acte V — pas d'autre écriture

## La Grille à l'Entrée



Nous ne revenons pas de l'Enfer  
 — *Je vous présente... etc.*

La question de l'injection létale était au cœur du débat intérieur qui m'agitait. Il ne s'agissait rien moins que d'éclaircir ce que ma mémoire et mon intelligence avaient retenu d'une conversation que le docteur Vanier avait eue avec mon père et la marâtre de ma mère, une cleptomane qui venait de succomber à sa manie. Les échos d'une dispute familiale résonnaient encore entre ces murs envahis de moisissures. Le linge séchait sur une corde tendue entre la façade grise de la maison et un poteau planté en pleine terre. L'ombre d'une matinée d'août enveloppait les personnages. Ma mère gémissait dans la chambre aux volets entrecroisés. Le docteur Vanier aimait s'attarder après les visites. On eut dit un romancier en quête de providence, mais je songeais plutôt à un enquêteur qui ne partirait pas avant d'avoir une idée claire de ce qui avait poussé ma mère, une fois de plus, à sombrer dans la dépression bruyante dont elle faisait usage quand la réalité lui

donnait manifestement tort. Sa marâtre avait restitué un objet que je n'avais pas distingué avec toute la discrétion qui s'imposait et le calme, au lieu de revenir, avait été sapé par le moral soudain descendu au plus bas de ma mère qui saisissait tous les prétextes pour maintenir la pression sur la vie quotidienne. On avait évoqué, je ne savais pas à quel propos, son malheur de mère d'un enfant mort-né. J'avais vu la place qu'occupait cet innommable sur la première page du livret de famille. Je suivais avec mon état civil complet. Mon frère était sans doute né, après deux sœurs dont je partageais l'inquiétude sournoise. Je m'accroupissais derrière les chaises. Une ampoule éclairait le dessus d'une table pas encore desservie. C'était le matin et pendant la nuit, après la résolution du vol commis par sa marâtre, ma mère avait éprouvé des chaleurs et des suées qui nous avaient tirés de notre fragile sommeil. Mon père traversait la chambre en grommelant. Personne n'avait mal aux oreilles sinon il eût préparé un verre d'eau sucrée. Je voyais le masque ahuri de mon grand-père qui ouvrait une bouche momentanément édentée. La tignasse têtue de sa compagne se répandait sur l'oreiller voisin. L'affaire de l'objet volé s'était terminée par le départ de la victime et de sa famille. On aurait pu croire à une nuit tranquille. C'était sans compter avec les penchants tragiques de ma mère. Mon père revenait de la cuisine avec un linge mouillé. Ma mère grimaçait. On attendit cependant le matin avant de prévenir le docteur Vanier. Il arriva sous un soleil oblique et rouge. Il gara sa petite Fiat contre le mur de la maison voisine et descendit à grandes enjambées l'allée sommaire que mon père avait tracée entre le portail de bois gris et la terrasse de la maison où nous déjeunions sous la houlette de grands-parents excités par les événements. Le docteur Vanier fourragea les chevelures et serra les mains moites qui se tendaient vers lui. De la part de mon père, il eut droit à une ferme poignée de main qui trahissait pourtant un sérieux problème de coordination. La visite se prolongea le temps pour nous d'achever le contenu de nos bols. Mes sœurs ne s'attardaient pas à table. Je ne me souviens pas de mon frère. Il les suivait peut-être. Mon grand-père buvait du vin et sa compagne lorgnait à distance dans l'entrecroisement des volets de la chambre où ma mère écoutait les sages conseils du docteur Vanier. Quand il sortit, suivi de mon père qui marqua le pas en attendant que le docteur eût fini d'expliquer à la marâtre de quoi sa belle-fille était atteinte, je plongeais mon regard dans le verre que mon grand-père étreignait comme s'il n'en était pas encore le propriétaire, prise de possession à laquelle nous assistions plusieurs fois par jour. La conversation, à l'autre bout de la terrasse, tournait autour d'un sujet qui m'avait déjà effleuré. On m'avait même permis de regarder le livret de famille. L'enfant était mort dans le ventre de ma mère, mais personne ne disait ce qui l'avait réduit à cette mort lamentable. Il fallut que j'attendisse ce lendemain de troubles familiaux, après la nuit consacrée aux malaises de ma mère, pour entendre parler d'une injection létale et de ce que c'était, car je n'étais pas le seul, par chance, à méconnaître le sens de ces mots lointains. L'injection évoquait clairement une seringue plantée dans la chair, celle-ci étant enfouie dans la complexité d'un ventre qui souffrait. Le sens de l'adjectif m'apparut clairement au beau milieu des explications que le docteur Vanier versait dans l'oreille de la marâtre, mon espèce de grand-mère. L'opération, dans sa simplicité mécanique, devait hanter mes visions pendant longtemps. Je ne participais pas à la douleur de ma mère qui, en plus de la souffrance d'une grossesse qui se passait mal, avait dû endurer le supplice de la pénétration d'une aiguille. Le docteur Vanier ne disait pas pourquoi le poison ne l'avait pas envenimée et je n'avais aucun moyen d'inspirer cette question ni à ma grand-mère qui agissait comme si elle ne venait pas de provoquer la panique au sein de cette famille déjà marquée par des agitations internes, ni surtout à mon père qui eût produit l'effort

nécessaire pour changer le sujet de la conversation s'il en avait trouvé la force dans cet intérieur de lui-même auquel personne n'avait accès.


Je dus vivre une éternité dans l'expectative, entre la consultation stérile du livret de famille et l'évocation silencieuse de toutes les conversations qui, à ma connaissance, se rapportaient à la mort prématurée de ce frère qu'un autre frère ne remplaça jamais. Ces scènes de recherche fébrile, je les ai jouées presque à chaque page de « La connexion ». C'était le point de départ de l'aventure romanesque. Le personnage du frère aîné auquel on me demandait de me substituer, par sa nature même ne pouvait que sombrer dans la fiction. Suivait ma réalité d'enfant soumis à l'exigence de l'aïnesse, personnage que je confondais avec le petit mort de la maison près l'église. L'aventure de la mort traçait des routes précises dans le texte futur. J'inventais quelqu'un de capable de le dire à ma place. C'est le narrateur de « Fleur » et « La connexion », roman de science-fiction, est conçu comme une série de notes prises sur la cohérence de ce personnage. Mais non content de s'aventurer en compagnie d'un mort-né et d'un enfant mort pour une raison encore obscure, Fabrice de Vermort envisage la présence d'une femme avec un humour pas toujours à la hauteur de ses exigences de bonheur.

Et c'est par la superposition  
de cette grille traditionnelle

(puisqu'il a accepté d'en jouer le jeu ; mais  
ne nous y tompons pas  
ce sera uniquement pour mieux la détruire)

avec celle du parcours littéraire  
shématiquement décrit

que je compte établir  
la méthode d'analyse ;  
c'est en analysant  
les instances du texte  
qui existent  
malgré la menace de destruction  
à travers l'écran bigarré  
d'un parcours provisoire  
à force de simplifications dialectiques  
que la méthode s'installe  
valable non seulement  
par rapport à l'œuvre  
de Juan Vicarenix  
mais aussi dans la lecture  
des œuvres majeures  
dont il garnira un jour  
les dernières pages  
de cet essai  
qui devrait se terminer  
si tout se passe bien par



le sentiment  
d'avoir accédé  
à une mémorable statuaire

((((Rêvons  
ce n'est pas interdit)))

\*

Tout ceci n'a jamais, jamais existé  
On avait le mensonge cloué dans le cerveau  
et on établissait mentalement les connexions  
avec ce monde qui ne disait pas grand-chose  
aux géniteurs et mentors de notre existence  
de cinglés, nous les cinglés du mouvement  
à la place des icônes du dictionnaire

\*

(1) Juan Vicarenix:

«Aux premiers sables du désert littéraire qui s'annonce pour demain  
quand la littérature ne sera plus ce qu'elle a été relativement à l'esprit de découverte  
il faudra répondre à cette catégorie de lecteur dont la question n'est jamais que: pour-  
quoi? au lieu que notre esprit assoiffé de connaissance s'attend toujours à un: com-  
ment? Mais il n'y a rien à faire; le questionneur qui se substitue au lecteur n'a qu'un  
besoin à satisfaire: pourquoi? Il est prêt à accepter toute réponse qui satisfait à sa  
seule exigence: pourquoi? Comment ne l'intéresse pas

Comment est une sous-question

Il faut d'abord savoir pourquoi

Si la réponse est au niveau du sens de sa question

c'est que le comment n'est pas une question

c'est que le style et la manière conviennent parfaitement à l'idée qu'il se fait de la  
lecture

à l'opposé bien-sûr de l'idée qu'on voudrait lui substituer

C'est que de notre côté nous avons les yeux tournés vers le passé à cause de la splen-  
deur de ses styles

et que le futur ne nous apparaît pas aussi clairement que le lecteur l'entend si bien  
répétant ses pourquoi sans douter un instant de sa raison

Le docteur Vanier jeta une grande confusion dans mon esprit quand il reprit auprès  
de ma «grand-mère» ce cours magistral sur les naissances de morts. Il évoquait mainte-  
nant des étranglements, des monstres nés parce qu'on n'avait pas prévu leur monstro-  
sité, de futures techniques d'observation et d'intervention, un véritable chaos d'explica-  
tions qui réduisaient à néant ma théorie d'un frère exécuté à l'intérieur du ventre de ma

mère pour une raison que je n'avais pas encore découverte.

Je n'avais pas élucidé la question du monstre en gestation. J'allais voir les paralytiques au bout de la plage où se trouvait leur sanatorium. On les alignait le long du parapet. Ils étaient allongés sur des chariots et regardaient l'océan. Je ne sympathisais pas avec eux. Je me tenais à l'écart. L'iode se mélangeait à leur odeur. Ils les amenaient sur la plage. Ils étaient accompagnés de personnages blancs et roses affectés d'une lenteur calculée. Un auvent de toile était tendu sous le mur. Quelques-uns se baignaient. Ils ramenaient des coquillages. Les autres demeuraient dans l'ombre et ils jouaient à se lancer des balles. Certains ne bougeaient plus. Je les reconnaissais plus facilement que les autres, comme si leur immobilité les rapprochait de mon propre langage. Mais ils finissaient par se ressembler et je les abandonnais à leur transparence.

J'étais vacciné. Je ne risquais rien. Le docteur Vanier avait à peine écouté ma question, comme si la paralysie appartenait à la fiction et que celle-ci persistait au bout de la plage dans la seule perspective d'alimenter mon imagination. Chaque été, des trains débarquaient ces personnages désarticulés. Ils envahissaient les quais déjà bondés de travailleurs immigrés. Le curé non plus n'en parlait pas. On ne les voyait pas à la messe, mais quelquefois les doigts désignaient leurs parents qui profitaient de l'occasion pour visiter le pays. On les retrouvait à l'arrêt des autocars, devant les affiches de tauromachie.

Ainsi, les maladies, qui avaient jadis empoisonné l'existence de nos ancêtres, disparaissaient de l'histoire sans laisser de trace. On ferma les sanatoriums. Quelques polios vieillissaient parmi nous. L'un d'eux peignait la baie de Chingudy avec un talent mélancolique. Ses Jaizquibel miroitaient dans la vase de l'estuaire transformée en prétexte de lumière. Pendant ce temps, des fusées atteignaient les commencements de l'infini. Le spectacle promettait une conquête. Comment entrer dans ces armures? J'étais le seul à ne pas tuer les oiseaux. L'hiver, Hendaye-plage se vidait comme un fruit. La croissance se signalait par d'infimes changements dans les habitudes. Les bruits de guerre s'éloignaient. On parlait de mon futur en fonction de ma facilité à assimiler les connaissances. J'errais le long des clôtures, me promettant de ne plus confondre les personnages qui avaient animé ces jardins et ces façades.

La vie ne manquait pas de m'inviter à méditer sur la mort. Etxeto, qui nous recevait quelquefois dans son blockhaus au-dessus de l'océan (des fenêtres peintes ornaient les façades), avait fini ses jours de clochard sous le cylindre gris d'un rouleau compresseur. Ayant traversé le cimetière pour aller à la rencontre du sable qui avait remplacé son cadavre aplati, nous tombions sur son vélo oublié dans les feuillages envahissant les murs. Cette géométrie nous fascinait. La selle, perpendicularisée, présentait des signes évidents de chair. La malveillance supprima la sonnette et la pompe qui avaient échappé à l'écrasement. C'était presque le chemin de l'école. Le détour ne nous éloignait guère de nos habitudes. Etxeto ne recevrait plus nos encouragements à devancer Anquetil. La pluie effaça sa trace sur la chaussée et le vélo disparut. Coco aussi était mort sous les roues d'un camion, mais sa mort était celle d'un enfant.

Quand mon oncle Jean mourut, j'appris que j'avais failli porter son nom, qui était celui de mon grand-père paternel, mort en pleine maturité et richesse. Pire, ce nom avait été choisi par mon père pour qu'il fût porté par mon frère mort-né. Je ne devais mon nom propre qu'à l'intervention de ma grand-mère paternelle et à la mode qui influençait mon père malgré lui. Quel vertige!

Les informations s'accumulaient pour donner un sens à ma petite vie d'enfant cloué au sol par les besoins naturels. Kateb, le personnage de Chasseur abstrait, est né d'une

de ces révélations. On parlait de moi et de cette terre d'Afrique que nous avions quittée pour notre malheur. J'appris qu'un soir que mes parents avaient choisi pour aller au cinéma, je fus confié à ma grand-mère. Je fuguais. On dit que c'était pour rejoindre mes parents. Ma grand-mère se lança à ma recherche en compagnie de la bonne et de je ne sais qui encore. On me retrouva dans le souk. Mes parents ne furent pas informés et comme je n'étais encore doué que d'une parole incertaine, je dus me taire. Peut-être ma grand-mère m'avait-elle menacé. Le fait est que, plus tard, cet événement rejoignit les autres circonstances de ma déjà longue existence de narrateur. J'imaginai aisément qu'on ne m'eût pas retrouvé. Je disparaissais de la vie ordinaire pour reprendre le cours dans un autre lieu d'existence, je devenais l'Arabe que j'avais failli être sans l'intervention de ma grand-mère. Je recevais cette culture et la continuais.

Mes personnages se multipliaient doucement. Le petit mort se suicidait comme dans « La connexion » et le futur devenait un roman de science-fiction. Par contre, le fugueur revenait en Arabe doué de poésie et son futur ne pouvait s'exprimer que dans le texte d'un poème, ce qui sera fait plus loin dans « Solasol ».

Pourquoi écrivez-vous ? Pourquoi avoir écrit ce livre ? Pourquoi ce style ? Pourquoi ces complications narratives ? etc.

etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc.		
etc.		etc.
etc.	ici une petite chanson une jarcha	etc.
etc.	arrachée à la peau de Vingt-cinq pèsètes	etc.
etc.	qui vendait la sucette la sucette	etc.
etc.	à maints petits garçons qui ne demandaient rien	etc.
etc.	aux filles qui étaient pourtant leurs sœurs	etc.
etc.		etc.
etc.	ici une petite chanson une jarcha	etc.
etc.	empruntée au temps passé en sucettes	etc.
etc.	aux giclées des murs qui nous séparaient	etc.
etc.	de la réalité et surtout du vrai repos	etc.
etc.	que méritent les fatigués les ensorcelés [...]	etc.
etc.		etc.
etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc.		

Faut-il répondre à ce questionnement lointain ? Et comment ? — C'est effectivement reposer les mêmes questions

C'est devenir le lecteur de ses propres œuvres

Avec la même exigence de totalité au niveau des réponses :

justification  
cohérence  
harmonie

C'est donc que l'essai doit venir compléter le roman  
Je cherche moi aussi des justifications  
Les romans pleins d'essais m'ont toujours paru avoir une odeur de cadavre  
Quant aux explications de texte  
elles sont le plus souvent pondues après coup  
tandis que le texte s'éloigne et qu'il s'agit alors de lui donner un sens qu'il n'avait pas  
au moment de l'écriture  
Restent les démonstrations d'une théorie  
qui conservent la préférence du public scolaire soumis à la démence précoce des promoteurs de ses institutions  
S'il s'agit de répondre à la critique qui se contente de demander pourquoi  
ni les cadavres  
ni les explications de texte  
ni les démonstrations ne pourront quant à eux répondre à ma propre exigence  
à savoir comment structurer ma réponse

*Le présent texte est-il d'une autre nature? »*

\*

Il n'y a pas de secret  
le château de Vermort est une reproduction de celui du comte d'Abadie d'Arrast  
qui fut vice-roi d'Éthiopie  
et Kateb doit quelque chose au fils adoptif de celui-ci  
un Éthiopien mort sur les barricades de la Commune de Paris  
La comtesse était stérile  
La statue de ce jeune homme  
taillée dans le bois  
figure en haut de l'escalier principal  
Il élève un chandelier  
Sur la rampe  
il manque deux doigts à sa main  
coupés  
dit-on  
par les Allemands qui occupèrent le château pendant la deuxième Guerre mondiale  
Au bout des terres d'Abadie  
se termine le mur de l'Atlantique encore en chantier  
Les blockhaus ont des toitures à deux pentes comme les maisons basques  
Les tuiles ont été méticuleusement peintes sur ces épaisses surfaces  
Les fenêtres  
peintes elles aussi avec la même application  
sont encore visibles  
Les Allemands ont fait sauter ces constructions avant de se rendre



On trouvait des obus et des fusées dans les fourrés  
L'érosion des falaises a causé la chute des plateformes et un fût de canon git dans la roche  
peuplée de rascasses

L'eau est sans doute la première aventure au dehors  
Ces plongées en apnée révélaient un danger augmenté par la marée montante  
L'encerclement et la poussée s'associaient pour contraindre le corps à un effort inhabituel  
L'eau applique au corps des corps étrangers que l'air ne connaît pas  
Il y a un rapport de circonstance entre l'eau et le feu  
Les glissements imposés par la terre sont ici remplacés par des aspirations  
Nous surgissions au dernier moment  
au point exact de notre rencontre  
pour échapper à l'étouffement  
À notre ceinture pendaient quelques poissons métalliques  
Un autre préférait les coquillages arrachés à la profondeur rapide  
Plus prudent  
un autre encore tenait une rascasse à bout de bras  
En haut  
sous les pins  
nous dégustions la chair des oursins et des chapeaux chinois  
Ou bien c'était la nuit et les raies se prenaient au piège de la lumière de nos lampes  
Les vapeurs de carbure nous entêtaient jusqu'à l'imprudence  
beau souvenir de chair et de panique dans lequel il faut bien reconnaître l'origine des  
mots

Les rochers dits « Les deux jumeaux » (quand un seul eût suffi à en exprimer le nombre)  
provoquent dans la marée montante des gerbes géantes dont les embruns balayent la  
falaise  
La façade est peuplée de restes préhistoriques et percée d'entrées qui débouchent sur un  
couloir humide  
deux raisons de l'explorer  
Nous ne nous privions pas de ce plaisir infini  
Une corde attachée au tronc d'un pin permettait la descente en rappel sur les traces de  
pyrite  
Une lampe révélait le chantier intérieur  
inachevé  
Un puits devait contenir l'ascenseur d'un canon gigantesque  
Nous fouillons les parois  
enfouissant la lumière dans les trous de mines et autres interstices au fond desquels la  
pyrite continuait de briller  
Le glissement s'achevait avec la lumière verticale d'une crique

Les terres du château avaient servi de terrain de golf avant la guerre  
Des cartes postales en témoignaient  
Le tramway passait non loin de là sur la corniche  
De vieux plans guidaient nos pas jusqu'aux limites des terres du château  
peut-être au bord d'un parc à crustacés que des touristes exploraient en été

Il fallait ruser avec le gardien  
 Des savants surgissaient des allées  
 surpris de ne pas reconnaître les enfants du gardien mais peu enclins à renseigner leur  
 curiosité sur ce terrain glissant

Les crocodiles de pierre  
 du marbre probablement  
 sont aussi véridiques  
 La porte jouxte une coquille Saint-Jacques dont nous connaissons les propriétés  
 Curieusement  
 le télescope est installé dans les caves  
 Les appartements du comte n'occupent pas tout le château  
 l'aile principale abritant  
 sur ses vœux  
 les astronomes discrets qui perpétuent sa mémoire  
 Combien d'appartements français témoignent encore de l'aventure coloniale? Pierre  
 Loti  
 hendayais d'adoption  
 n'y installa pas son palais arabe  
 Le comte d'Abadie d'Arrast s'appliqua à reconstruire l'essentiel de ses conquêtes  
 Des murs tendus de peau d'éléphant  
 une salle à manger portant de l'écriture arabe que les Allemands compliquèrent en chan-  
 geant la disposition des chaises et que  
 paraît-il  
 un prince saoudien retrouva au cours d'une visite de politesse  
 des linteaux couverts par un obscur adab  
 une chambre d'ébène  
 Ali  
 le fils en bois  
 la chapelle  
 avec son balcon qui donne sur la chambre particulière de la comtesse  
 l'observatoire et son télescope  
 la lionne tuée par le comte et empaillée pour demeurer éternellement près d'une chemi-  
 née gardée par deux guerriers de céramiques  
 les coquilles Saint-Jacques qui pivotent pour laisser le passage aux rayons cosmiques  
 tout est authentiquement réécrit dans les pages de ce roman surréKatebste

Par contre  
 Lorenzo de Vermort est une invention  
 Nain ou Priape  
 il est le frère qu'on n'a pas pu empêcher de naître et qui désormais influence l'histoire  
 familiale au point de la rendre parfaitement incohérente  
 Lieu du langage où le verbe se reproduit comme les escargots  
 la pratique du récit s'y perd un peu  
 quelquefois elle s'exerce à la langue  
 ce qui ne va pas sans quelque obscurité  
 Mais en matière de rêve et d'invention  
 on ne regarde pas de si près et le modèle naturKatebste est un prétexte à retrouver les vieux

instincts de l'expression

Avec le temps et les changements d'adresse  
 les lieux se sont légèrement déplacés  
 d'autres terres ont été découvertes  
 de Paris aux Pyrénées  
 la forêt s'est imposée  
 la rivière a remplacé l'océan  
 une tour arabe  
 visitée par les loups  
 a servi de décor à une dispute familiale  
 Une généalogie apparaît sous la peau  
 comme des veines qu'on remplit

Assassin au même titre que Kateb  
 Lorenzo n'assassine cependant point pour défendre son honneur sexuel  
 Il choisit une victime de médiocre apparence et de poids relatif  
 Il exécute des figures compliquées  
 défie l'équilibre à la manière d'une ombre dont les fils ne sont pas projetés  
 se moque éperdument de la trace qu'il laisse derrière lui comme les animaux en fuite  
 Les chasseurs n'ont pas fini de traverser une forêt qui appartient à un autre paysage

La première partie du festin s'achèverait sur cette poursuite  
 Les chiens sont lâchés  
 FLEUR contiendrait en substance les récits des invités doucement empoisonnés à leur  
 insu  
 Cette fleur  
 clin d'œil au Bloom de Joyce  
 est porteuse du flambeau qui éclaire la nuit

\*

« Je n'ai exprimé  
 au sens littéraire  
 l'idée la plus complexe qu'à la condition qu'elle soit comprise non pas par l'amateur  
 éclairé de problèmes  
 mais par le plus grand nombre qui acquiert ainsi le droit de critique

Quoi de plus terrible comme axiome pour un écrivain ?  
 Et pourtant c'est le seul à poser

Ou bien  
 il faut considérer que l'humanité n'est rien à côté de l'élite qui la dépasse

Donner un coup de pied à l'humanisme  
 Savoir qu'alors tout est permis  
 jusqu'à la totale solitude qui est peut-être la forme la plus parfaite du suicide  
 Ou ne pas aller jusqu'au bout  
 S'arrêter à temps et continuer d'appartenir à l'élite qui n'a que tendance à s'étirer vers  
 ce style de mort qui demeure une image sainte au fond du réfectoire où l'on se nour-  
 rit d'avoir su s'arrêter à temps

Faut-il tempérer par abus de bécarres? Réduire à peine l'humanité  
 en élagant les franges par trop encombrantes  
 Parler la langue de tout le monde mais pas pour tout le monde

Là aussi  
 s'arrêter avant de s'annuler  
 cette fois dans la bêtise

Ne s'agit-il pas au fond de trouver sa place entre la bêtise et la solitude?  
 Et d'un trait vertical  
 plonger jusqu'au fond  
 jusqu'à toucher le fond du peu d'écriture qu'un maximum de lecteurs est prêt à accep-  
 ter pour horizon

Il y a des questions auxquelles on ne peut échapper  
 Il faut ajouter celle-là: est-on prêt à accepter l'imperfection qui est dans la nature de  
 toute explication rationnelle? C'est reposer la question précédente d'une autre ma-  
 nière: la nature du présent texte a-t-elle quelque chose à voir avec la littérature?»

## poème

Vous reviendrez  
 en habit de fête  
 pour mesurer  
 la différence qui sépare  
 l'enfant qui s'apprête  
 à consommer la vie  
 dans un jardin  
 et celui qui sait déjà  
 que l'existence annonce  
 par des signes clairs

*J'imagine qu'après tant d'aventures lit-  
 téraires, on s'encrapule un peu en com-  
 pagnie de ses semblables. Le festin qui  
 suivrait, en attendant la mise en place  
 d'un désir en tout point conforme à ce  
 qu'on espère d'une œuvre d'écrivain,  
 n'aurait rien que de très vulgaire et de  
 parfaitement réussi comme préparation  
 au sommeil réparateur. On transporte  
 les éclairages de la scène sur d'autres tré-  
 teaux chargés de supporter les nappes et  
 les draps qui forment le substrat des fêtes.  
 Il ne reste plus qu'à s'abandonner aux ri-  
 tes du plaisir partagé. Pendant ce temps,  
 il me semble que l'ombre de Bortek se dé-*

des déserts où l'autre connaîtra  
une mort d'insecte sur la vitre

vous reviendrez  
et ce qui n'a pas été  
par votre faute  
prendra tout son sens  
pour vous priver du vôtre

*la mer sent la mort comme la terre*

*tache de la croix et glisse en silence dans  
les jardins du château de Vermort. Les  
âmes qui le suivent et qu'il a méritées  
répondront le témoignage de sa balade  
dans le monde occidental. Combien de  
filiations traversent ce texte primitif? Il  
n'y a aucune raison de laisser ses œuvres à  
la jeunesse. Sans cesse reprises où on les a  
laissées, elles gagnent à vieillir en même  
temps que soi-même. Le désir, œuvre de  
la maturité, y retrouve ses racines de per-  
sonnage en fuite.*

[... Une Ville une Invention une Langue une Histoire  
il n'en fallait pas plus pour que l'imagination  
s'en prenne aux effets des conversations  
— elles tournaient autour des modèles  
proposés pour faire de nous des citoyens

Des drapeaux drapaient nos draps d'amour  
comme si le sang était un moyen d'échange  
et le sable de la plage d'Hendaye se composait  
de petits cadavres arrachés à la mer — batiala  
fendant les vagues de l'estuaire entre les pays

Vous avez pourri notre existence et nos simples  
découvertes ont filé comme du vent entre nos  
doigts de fées — étripant le requin pacifique  
à la potence d'un platane et encore le sang  
qui nourrissait une émergence de fleurs prin

tanières — été des morts rejetés sur la rive  
au passage d'une idée de la politique et du  
destin qui finissait en poupée de plastique  
aux cheveux peints par le curé de Sainte-Anne  
— refendant cette obésité infantine et

terrifiante d'un coup de manche oblique  
et métallique — la ville s'annonçait par  
la semence des taureaux élevés pour la  
viande, tandis que cent touristes emportés  
par l'extase tauromachique traversaient

la Bidasoa — fleuve intranquille des morts  
 et des oiseaux — de guérite en guérite re  
 visité au fil d'une activité intellectuelle  
 de premier plan — chouravant le vin et les  
 cigarettes au commerçant qui se grattait le

bide en pensant à ses quatorze filles — toutes  
 des putes, la mère pratiquant la même pêche  
 au fric dans les mêmes recoins de ce monde  
 zigzaguant où tu n'avais pas de sens à défendre  
 ni amour à mettre en jeu pour jouer toi aussi

tu ne jouais donc pas à la marelle avec les  
 filles de tes voisins mais tu les contemplais  
 — et tu imitais les minauderies pour gagner  
 ta vie comme les autres — je m'en souviens  
 comme si c'était hier et c'est d'ailleurs hier

plutôt que demain — saisissant la main qui  
 reprenait le cours du jeu pour lui dire que  
 ton voisin était un obsédé sexuel que la justice  
 avait déjà condamné une fois — revenant sur  
 ces événements dont le journal témoignait

encore car tu en avais conservé religieusement  
 la double page tachée de vin et de piment  
 — et revenant sur les lieux de ton enfance  
 tu ne pus réprimer ce sentiment de haine  
 pour ce que tu es devenu à force de ne penser

qu'à ça — Tel était le Personnage et telle était  
 la Ville — comme si rien ne s'était passé  
 en dehors du temps que tu as pris pour donner  
 un peu et recevoir beaucoup, du moins selon  
 le témoignage de tes ennemis — ces voisins

qui ne sont pas tous tes frères. Nous voguions  
 ligne en main dans l'estuaire que la marée  
 gonflait comme la queue qui te servait  
 de prétexte à continuer de vivre encore  
 malgré les présages contraires au rêve

et au calcul légitime de ton ascendance —  
 Tu n'es rien sans ces marques cicatrisées  
 rien qu'une poignée de sable creusée  
 au hasard de rencontres qui demeurèrent  
 sans lendemain et surtout sans influence

sur ton imagination — Rêve de gosse enfoui  
à l'âge où les autres sont déterrés — brouillon  
de destin que rien ne laissait deviner quand  
tu t'y intéressais, par exemple regardant dans  
l'œil de ta voisine du même âge et n'y voyant

que ton regard d'étranger — voguant au fil  
des vagues qui entraient dans l'estuaire —  
écoutant les conseils du pêcheur expérimenté  
qui ramenait de l'eau de mer pour que tu la  
goûtes et que tu n'en dises plus rien, ami

Ainsi nous ne savions pas que les uns allaient  
s'aimer et les autres ne rien trouver — déjà  
suivant le cours des conversations et des rites  
on imaginait ce qui n'aurait pas lieu, en tout cas  
pas ici, pas à cet endroit qui peut encore

témoigner de la série de petites erreurs sans  
gravité qui finiront par prendre des proportions  
que personne de sensé ne pouvait imaginer  
en cette époque de disette mentale et de chair  
tétanisée au son des voix formant le reproche

fondateur des errances sociales — Je t'ai connu  
plus perspicace et moins enclin à interpréter  
les signes avant-coureurs de la maladie qui  
t'achèvera comme disparaissent les nuages  
dans la nuit noire — revenant sur nos pas

te conduisant où tu es mort avant même d'avoir  
eu le temps de te plaindre de l'existence avec  
les mots hérités du père et de son propre père  
— revoyant les batialas dans l'estuaire jaune  
ce jour-là — la marée sentait la louvine

Que crois-tu que je cherchais ? La Ville l'Invention  
la Langue, l'Histoire — yeux de nâcre bleue  
plongés dans les profondeurs d'un autre regard  
qui se souvenait vaguement sans recommencer  
— Toi et moi sur le quai maintenant envahi

**jarcha :**

de touristes reluquant les mâts dans le ciel  
— étrange phénomène cette contraction  
des sens, étrange et douloureuse, mais d'une  
douleur si lointaine que l'esprit ne la re  
connaît pas — et il ne fait plus deux. ...]

*por lo del poema  
no te preocupes  
lo tengo arriba  
con lo de los dioses  
¿sabes?*